

DL

4055m

54 INÈS DE CASTRO,

La Majesté suprême une fois méprisée,
Sans le sang criminel ne peut être appaisée:
Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos
coups,
Sont ceux de votre rang, & ne font point à vous.
Quoique d'un tel Arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les Rois du monde.
Je n'ose dire plus...

ALPHONSE.

ALPHONSE.

Quand vous v
Pensez-vous p
cœur ?

ALPHONSE.

Que vous m'av
J'

que les mêmes
connoître:

ALPHONSE.

100
Dante

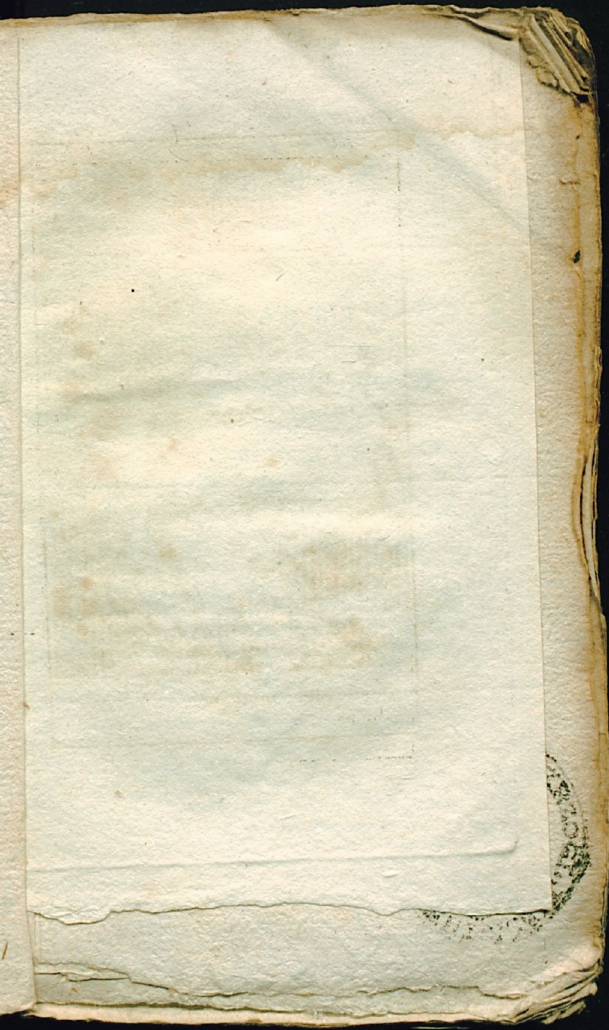
LES
TROIS SŒURS,
ET
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

TOME TROISIÈME.

1043
d

ERRATA Essentiel.

Aux Pages où on lira *Jloward*, il
faudra lire *Howard*.





Juste ciel ! mon père va périr !

LES
TROIS SŒURS,
ET
M. LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR;
OU
LES HEUREUX EFFETS
DE
L'AMOUR FILIAL:

*Il n'est point d'asyle
pour le crime.*

Par Mme. BOURNON-MALARME.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez LAURENS jeune, Libraire
Imprimeur, rue St. Jacques,
vis-à-vis celle des Mathurins.

1796.



1773
UNIVERSITÄT
HALLÉ
BIBLIOTHEK
VON
HERRN
HALLÉ
UNIVERSITÄT



2127



LES TROIS SŒURS,
O U
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

HISTOIRE DU DUKE JLOWARD.

« **M**Y LORD *Duke Jloward* est le
fils aîné d'un homme riche, et d'une des
premières familles d'Angleterre. Mon
père étoit son cadet de deux ans. Ils
eurent une sœur qui mourut avant
d'être mariée. Mon grand père qui
aimoit infiniment sa femme, ne lui
survécut que de six mois; et à sa
mort il laissa ses trois enfans sous
la tutelle d'un de ses amis à qui il
croyoit toutes les vertus. Hélas! c'est
à cette erreur que mon oncle doit
tous ses chagrins. *Milord Duke* fut

Tome III.

A

toujours d'un caractère doux et naturellement porté à l'obéissance envers ceux que le sort avoit placé pour le commander, Monsieur *Wills* [c'étoit le nom de son tuteur] abusa de sa docilité, comme tu le verras. Mon père étoit d'un caractère totalement opposé, abhorrant toute espèce de contrainte ; il n'eut jamais d'autre loi que sa volonté. Le pouvoir de son tuteur eut des bornes ; il ne lui laissa que celui, qu'il ne lui fut pas possible de lui ôter. *Lady Betsy Howard* fut mise dans une fameuse école, d'où elle ne sortit que pour être portée dans le caveau de ses ancêtres. Les deux frères furent mis au collège, et y firent des progrès rapides. Lorsque *milord Duke* eût atteint l'âge de dix-huit ans, monsieur *Wills* lui choisit un gouverneur, et le fit voyager. Il commença par les cours du *Nord*.

Son absence devoit durer jusqu'à sa majorité, (*) Il avoit vingt ans lorsqu'il fut à Paris. Sa fortune , sa naissance , et plus que cela son amabilité le firent rechercher dans toutes les sociétés. Une jeune dame de sa connoissance lui proposa un jour de le mener dans un couvent où elle alloit voir une de ses amies qui y étoit pensionnaire. Il y consentit, et ils furent admis dans un grand et superbe *parlour*. Mon oncle dit qu'en entrant dans cette maison, il sentit un frisson se glisser dans toutes ses veines ; et qu'il avoit à peine la force de soutenir la main de la dame qu'il conduisoit. Au bout de quelques minutes d'attente, la porte s'ouvrit ; et il vit entrer une

(*) On est majeur en Angleterre à vingt-un ans.

créature céleste. Elle s'avança avec modestie et noblesse. Après avoir témoigné à son amie le plaisir que lui causoit sa visite, elle se tourna et fit une révérence à mon oncle. — Cette révérence, dit-il, fut le signal de mon destin. A compter de cet instant je perdis le repos et le bonheur. Une heure s'écoula sans que sa *grace* osât ouvrir la bouche; toute son attention étoit passée dans ses yeux qu'il tenoit constamment fixés sur la belle recluse. Les deux amies étoient tellement occupées à se rendre compte de tout ce que leur séparation les faisoit souffrir, qu'elles ne remarquèrent rien de l'extraordinaire émotion de *milord Duke*. L'instant de se quitter arriva: la dame se leva; et mon oncle étoit resté à sa place, sans songer qu'il devoit paroître ridicule de montrer si peu d'empressement. Il fut à la fin tiré

de son immobile admiration par les sons argentins d'une voix qui se fit entendre à son cœur ; c'étoit la jeune pensionnaire qui l'avertissoit que son amie étoit déjà presque en bas de l'escalier : il se leva précipitamment ; mais il ne quitta le parloir qu'à pas lents. La dame lui fit quelques plaisanteries, auxquelles il ne répondit qu'en lui demandant le nom de la charmante personne qu'ils avoient vue. — Je serai plus civile que votre *grace* ; car je vais répondre *ad rem* à sa question. Mon amie s'appelle *Rose de Prévile* ; elle est orpheline de père et de mère. Un de ses oncles , riche , a consenti à pourvoir à son sort ; car elle est aussi pauvre que belle : mais ce cruel oncle veut qu'elle se fasse religieuse ; et quoique mademoiselle de *Prévile* se sente pour cet état une très-grande répugnance , elle sera peut-être forcée

de l'embrasser. Ensuite madame de *Rosière* [c'étoit le nom de la dame] fit à *milord Duke* un éloge prodigieux, quoique mérité, de son amie. Mon oncle l'écoutoit avec une attention, qui décéla ses sentiments à madame de *Rosière*. -- Je ne suis point étonnée, *milord*, lui dit-elle, de l'impression que ma belle *Rose* a faite sur vous; elle est faite pour être aimée dès qu'on l'a vue, et l'on ne peut se défendre de l'adorer quand on la connoît. — Assez, assez, s'écria sa *grace*; n'achevez pas de me faire perdre le peu de raison qui me reste. Je n'en ai déjà que trop vu et trop entendu pour ma tranquillité. Permettez cependant, que je vous fasse encore une question, madame: n'est-il aucun moyen de changer les sentiments de cet oncle barbare? — Tous ceux qu'on a tenté jusqu'à présent, l'ont été sans

succès. Le carosse entroit alors dans la cour ; la conversation cessa ; mais mon oncle trouva bientôt une nouvelle occasion de la renouer. Il fit part à madame de *Rosière* de sa situation présente. — Je suis convaincu , lui dit-il , que mon tuteur ne consentiroit pas à mon mariage avec votre amie : la différence de nos religions seroit un obstacle ; mais le plus considérable, sans-doute, seroit le manque de fortune. Ainsi, je ne demanderai pas son aveu , sûr qu'il me le refuseroit ; mais j'ai vingt ans passés : dans onze mois je serai majeur ; et je serai alors le plus heureux des hommes ; si mademoiselle de *Préville* me permet de mettre mon rang , ma fortune et ma vie à ses pieds. Madame de *Rosière*, qui aimoit infiniment *Rose*, fut transportée des nobles propositions de *milord Duke*, et elle se chargea d'en parler à son amie. Quelques jours

après , elle proposa à mon oncle de retourner au couvent. L'entrevue décida le sort des deux jeunes amants. Mademoiselle de *Préville* avoua en rougissant qu'elle étoit flattée des intentions de *milord Duke* ; et qu'elle ne croyoit pas que son oncle se refusât à lui donner son consentement , quand les circonstances de sa *grace* lui permettroit d'en faire la demande. Deux mois se passèrent dans un bonheur que le véritable amour connoît seul. Trois fois la semaine madame de *Rosière* conduisoit mon oncle au couvent ; il y restoit deux ou trois heures , qui passaient avec la rapidité du vent. Monsieur de *Rosière* étoit dans l'usage de passer tout l'été et une partie du printems à la campagne. Le mois de mai étoit commencé , et le départ fixé à huitaine. *Milord Duke* ne put contenir le chagrin que cette absence lui

causoit. — Je ne pourrai plus la voir, disoit - il à madame de *Rosière* ; on ne me permettra pas d'entrer seul au couvent : que deviendrai - je ? L'aimable amie eut pitié de ses maux, qu'elle savoit que *Rose* partageoit en silence. Un matin sans en parler à personne, elle fut trouver l'oncle de mademoiselle de *Préville*, et obtint la permission d'emmener sa nièce à la campagne pour deux mois. De-là elle se rendit au couvent, montra l'ordre à l'abbesse, et conduisit sur-le-champ son amie chez elle. Que ceux qui ont bien aimé se fassent une idée de la joie que mon oncle éprouva en voyant sa belle *Rose*, et en apprenant qu'il passeroit deux mois avec elle. Toujours avec elle ; le matin, le soir. Habiter la même maison ; respirer le même air. Pour moi je manque d'expression ; il est des choses que l'on sent, et

que l'on n'est point en état de rendre : celle-là est du nombre. La terre de monsieur de *Rosière* n'étoit éloignée de la capitale que de trente lieues. Il y avoit toujours beaucoup d'étrangers de l'un et de l'autre sexe. Le premier mois se passa dans les plaisirs innocents que procure une campagne abondante en gibier, poissons, ect.... Le *duke Howard* s'étoit toujours comporté avec le plus grand respect envers mademoiselle de *Préville* ; souvent ils s'étoient trouvés seuls : mais l'amour qui les guidoit n'avoit jamais éloigné la vertu. Un malheureux instant leur prépara des années de douleur. Il avoit fait une chaleur insupportable pendant le jour. Vers les deux heures du matin, *Rose* ne pouvant dormir, conçut la funeste idée de descendre dans les jardins pour y respirer la fraîcheur, et se disposer au sommeil. Un même

motif y avoit conduit mon oncle ; ils se rencontrèrent , et ne se défiant pas d'eux-mêmes, ils continuèrent ensemble leur promenade..... Je jetterai un voile sur une faute , qui, quoiqu'inexcusable , auroit dû être expiée par les larmes et le repentir des coupables. Le jour, qui suivit cette fatale nuit, *innocenta* en quelque façon la foiblesse des deux amants. Dès que madame de *Rosière* fut levée, *milord Duke* passa chez elle, et lui confia ce qu'il appelloit son crime. Madame de *Rosière* pleura.

— Ce ne sont pas des larmes qu'il faut à-présent , lui dit-il ; nulle considération ne peut et ne doit nous arrêter. Je vais partir , je me munirai de toutes les dispenses nécessaires. Dans deux fois vingt-quatre heures je reviens , et votre curé nous mariera. Dites, je vous prie , madame , à votre amie , que l'honneur , oui l'honneur même , lui

défend de s'opposer à une union que le ciel a décidée. Madame , faites ma paix avec celle que je n'aurois jamais cru devoir offenser. *Milord Duke* tint parole : deux jours après il devint l'époux de sa charmante maîtresse. On exigea le plus grand secret du prêtre. Ainsi, tout le monde ignora ce qui venoit de se passer. Au bout de deux mois *Rose* retourna à son couvent; et mon oncle , qui venoit de recevoir une lettre instante de son tuteur pour retourner en Angleterre , quitta sa femme , en lui jurant de revenir avant trois mois , et de ne plus s'absenter de Paris jusqu'à sa majorité. Ils convinrent de s'écrire. Mon oncle devoit adresser ses lettres à madame de *Rosière*, et la *duchesse* au valet de chambre de son époux. Cet homme qu'on nommoit *Edge* avoit depuis long-tems la confiance de son maître , et il avoit

été un des témoins du mariage de mon oncle. Pendant près de trois mois la correspondance fut exacte des deux côtés. L'affaire pour laquelle monsieur *Wills* avoit rappellé *milord Duke*, pouvoit encore retarder son départ d'un mois ou six semaines. Une nouvelle bien intéressante lui faisoit désirer ardemment son retour en France : son adorable épouse portoit un gage de leur mutuelle tendresse. Que de bonheur lui annonçoit un avenir prochain ! Plusieurs jours de poste se passent sans lui apporter de lettres de sa bien-aimée ; son inquiétude commence : elle s'accroît de jour en jour. Enfin, il n'y sauroit tenir. Aucune affaire d'intérêt ne doit l'emporter, la plus intéressante pour son cœur nécessite son départ : il l'ordonne pour le lendemain. Au milieu de la nuit, on entre dans sa chambre ; quatre hommes se

présentent, le tirent de son lit, le lient, et le portent dans une voiture qui attendoient à la porte. Vainement il fait des questions, et essaye de se débarrasser : trois des hommes étoient dans la voiture et prévenoient tous ses efforts. Vers le milieu du jour suivant, on le descend dans une espèce de château délabré ; on le porte dans une chambre grande et bien ornée : et après l'avoir posé sur un lit, les quatre hommes se retirent sans l'avoir délié. Une minute après, *Edge* entre, et on l'enferme avec son maître. Ce domestique avec toutes les apparences de la plus vive douleur se hâte de couper les liens de *milord Duke*, dont la colère avoit fait place à une douleur concentrée. Cependant il demande à *Edge* ce que tout cela signifie. — Hélas ! votre *grace*, je ne sais rien : cette nuit on est venu m'enlever dans

mon lit, on m'a mis dans une chaise, un homme s'y est placé à mes côtés; nous avons toujours marché jusqu'à l'instant, où nous sommes arrivés ici. Alors on m'a mené à la porte de cet appartement; et en m'y poussant, on m'a dit d'aller servir mon maître. *Milord Duke* ne put tirer aucun éclaircissement de ce que venoit de lui dire *Edge*. Il eut beau penser, réfléchir; il lui fut impossible de deviner, d'où partoît un coup autant hardi qu'injuste. — Mon tuteur en seroit bien capable, mais il ignore mon mariage; et d'ailleurs s'il le savoit, il n'auroit que les droits de la représentation. Si j'étois à Madrid, un pareil coup d'autorité ne me surprendroit pas; mais en Angleterre, dans un pays où la liberté d'un citoyen est une chose sacrée; je ne comprends pas..... Il y a là-dessous quelque affreuse perfidie.... Malheur à celui

qui m'aura trahi! *Edge* étoit de l'avis de son maître ; il pleuroit avec lui , et en paroissant partager ses peines , il les allégeoit un peu. Souvent il lui parloit de la *duchesse*, et c'étoit toujours avec un respect tenant de la vénération. Cette incroyable captivité dura six mois. Sa *grace* avoit fait une maladie qui l'avoit conduit à la porte du tombeau. Sa jeunesse et les excellents secours qu'il avoit eus l'avoient sauvé. Vers le tems que je viens de nommer, *Edge* obtint la permission de ceui qui avoit l'air de commander dans le château , d'aller voir sa mère , il vint annoncer ceci à *milord Duke*. — Enfin , lui dit-il , je vais prouver à votre *grace* mon sincère attachement ; j'irai , s'il le faut , me jeter aux genoux du roi , et lui raconterai la manière horrible dont on en a usé avec votre *grace*. — Avant tout , lui dit mon

oncle , fais partir un exprès pour la France , avec la lettre dont je te chargerai , et rapportes-moi toutes celles qui seront arrivées pour moi , pendant mon éternelle captivité. *Edge* promit tout. *Milord* écrivit , lui donna sa lettre , et lui recommanda autant de diligence que s'il s'agissoit de lui sauver la vie. *Milord Duke* sentoit bien qu'on ne pourroit plus le garder prisonnier , puisqu'il étoit majeur , et maître de lui-même et de sa fortune. Il attendit le retour d'*Edge* avec un peu plus de tranquillité. A peine il s'étoit écoulé six jours , lorsque le valet-de-chambre revint. Il annonça à *milord* sa liberté , et l'instruisit que c'étoit par les ordres de son tuteur qu'il avoit été conduit et gardé dans le château ; que monsieur *Wills* lui avoit avoué qu'ayant été informé , qu'il ne vouloit retourner en France que pour

s'y marier avec une jeune fille sans naissance ni fortune , et d'une autre religion que la sienne. Il n'avoit vu d'autre moyen pour éviter la ruine , et même le déshonneur de son pupile, que de l'empêcher de faire ce voyage ; et que la privation de sa liberté en étoit la plus sûre voie : qu'au reste, il savoit qu'il avoit agit contre toutes les loix , et avouoit son tort ; quoiqu'il ne l'eût eu que par un motif d'amitié pour la mémoire respectée de son père , et le sincère attachement qu'il lui portoit à lui-même. Le motif de sa conduite expliqué , il se soumettoit à toutes les vengeances qu'il lui plairoit de tirer d'un vieillard , qui ne regretteroit pas de s'être sacrifié pour sauver le fils de son ami. *Edge* ajouta que monsieur *Wills* étoit très-malade, et même qu'on le croyoit en grand danger. — Que m'importent les fautes,

le repentir et la maladie d'un méchant , dit mon oncle , presqu'en colère ? Au nom du ciel , passons au seul objet qui m'intéresse. As-tu fais partir mon exprès ? — Oui , votre *grace*. — Et n'as-tu trouvé aucune lettre pour moi ? — Vous m'excuserez , votre *grace* , en voilà une qui n'est arrivée que depuis un mois. — Eh ! donne la donc vite ? *Milord* ouvre la lettre avec précipitation. A peine fut-il à la quatrième ou cinquième ligne , qu'il s'écriât : O mon dieu , elle est morte ! Et il tombe sans connoissance. Il resta plusieurs heures dans un état , qui fit douter s'il existoit ou non. On le saigna deux fois. A la fin il ouvrit les yeux , et fut long-tems à se rappeler l'évènement qui l'avoit jetté dans le cruel état d'où il sortoit. Tous occupés à lui donner des secours , on avoit négligé de soustraire la lettre fatale à sa vue.

Il l'apperçut tombée sur le tapis ; alors sa mémoire lui revint ; il se jetta sur le papier ; le ramassa avec une espèce de fureur , et en fit la lecture dans un profond silence. Cette lettre étoit signée de madame de *Rosière* ; elle lui mandoit que la *duchesse* avoit perdu la vie en la donnant à une fille, et que cette dernière n'avoit survécu que deux jours à son infortunée mère. Madame de *Rosière* ajoutoit que la *duchesse* et sa fille avoient été déposées dans le même tombeau. La lettre échappa encore des mains de *milord Duke*, qui retomba lui-même dans un évanouissement bien plus long que le premier. Il n'en sortit que pour donner des marques du plus grand désespoir. Il fit de suite une maladie qui dura trois mois. Mon père et monsieur *Wills* s'étoient rendus au château. Le premier ne quittoit presque pas le chevet du

lit de son frère ; mais monsieur *Wills* n'osoit approcher de sa chambre. La première fois que mon oncle l'avoit apperçu , il s'étoit tellement débattu dans son lit , qu'on craignit qu'il ne mourut dans les efforts qu'il faisoit pour aller tuer son tuteur. Un jour qu'il étoit plus mal que jamais , le chapelain du château , homme d'esprit et de mérite , entreprit de les réconcilier. Il eut beaucoup de peine à convaincre son patient qu'il devoit pardonner même à son plus grand ennemi ; et alors il lui répéta ce qu'*Edge* lui avoit dit : que monsieur *Wills* n'avoit été guidé que par le louable motif d'empêcher la ruine de son pupile ; qu'il ignoroit qu'il étoit marié , et que sa femme étoit d'une grande naissance. On l'avoit seulement informé qu'il vouloit retourner en France pour y épouser une jeune fille , qui n'avoit que de la

beauté. Après de longues remontrances, sa *grace* consentit à voir M. *Wills* ; et le raccomodement se fit. Mon oncle recouvra petit à petit la santé : mais le bonheur l'avoit fuit pour toujours. Deux ans après ce cruel événement il céda aux sollicitations de sa famille, et épousa *lady Mary Cavendish*, de qui il eut un fils et deux filles ; les deux dernières moururent en bas âge. Il devint veuf, lorsque son fils n'avoit que huit ans. Vainement on tenta tous les moyens pour l'engager à se remarier ; il s'y refusa absolument, et consacra tous ses soins à l'éducation de son fils. Il y a environ six années qu'*Edge*, son valet-de-chambre fut attaqué par des voleurs, en revenant de faire une commission à quelques milles de *Londres*, et fut laissé sur la place dans la plus terrible situation. On le conduisit à la plus prochaine maison ; un chi-

rurgien qui fut appelé, déclara qu'il n'en pourroit réchapper ; *Edge* l'entendit, et demanda instamment qu'on envoyât un exprès pour supplier *milord Duke Howard* de se rendre sur-le-champ auprès de lui, attendu qu'il avoit des choses de la plus grande conséquence à communiquer à sa *grace*. Mon oncle fut trouver le blessé. Dès qu'*Edge* vit son maître, il fit un mouvement pour se jeter à ses pieds ; ce que *milord* empêcha : et l'accostant avec sa bonté accoutumée, il chercha à lui donner quelqu'espoir de rétablissement.

— Votre *grace* ne connoît pas tous mes crimes, sans quoi elle ne pourroit désirer qu'un misérable tel que moi, continua de vivre. Je sens à mes forces défailantes que je n'ai que peu d'instans à exister ; ainsi je veux réparer autant qu'il me sera possible le mal que j'ai fait à votre *grace*. *Milord*

Duke s'assit auprès du lit, et prêta la plus grande attention. — *Milord Duke* se souvient que je fus un des témoins de son mariage. Le même jour j'écrivis à monsieur *Wills* pour lui communiquer cette nouvelle. Ma lettre fut la cause du rappel de votre *grace*. En arrivant à *Londres*, monsieur *Wills* me prit en particulier, et exigea que je lui fisse tous les détails de votre mariage dont il étoit outré; je n'en omis aucun. Alors, il m'ordonna de vous donner exactement toutes les lettres que je recevois de France, et de mettre à la poste toutes celles que votre *grace* écrivoit. Quand votre tuteur vit que les affaires qu'il vous avoit suggérées ne pouvoient plus vous retenir long-tems, il me chargea de lui remettre les lettres qui arriveroient pour vous, ainsi que celles que vous enverriez. En cessant d'avoir des nouvelles, vous devintes

devintes inquiet et impatient de retourner à *Paris* ; ce fut dans ce tems qu'il vous fit enlever et conduire au château où vous fûtes prisonnier. Cependant madame de *Rosière* et *milady* écrivoient toujours, et témoignoit le plus grand étonnement de votre silence. Monsieur *Wills* me lisoit toutes leurs lettres. Enfin la *duchesse* accoucha d'une fille. Ce fut madame de *Rosière* qui le manda à votre *grace*. Vous étiez alors majeur. Une plus longue captivité auroit rendu monsieur *Wills* criminel ; il me consulta [car il faisoit de fréquents voyages au château]. Nous convinmes de fabriquer une lettre d'une écriture à-peu-près semblable à celle de madame de *Rosière*, que vous ne connoissez pas ; puisque toutes celles que vous aviez reçues étoient de *milady* : c'est celle que j'ai remise à votre *grace*. — Et où est la véritable, s'écria *milord*

Tome III.

B

Duke? — Monsieur *Wills* qui les avoit toutes gardées , les a brûlées quelques tems avant sa mort. — Ainsi donc mon épouse est vivante , dit mon oncle avec transport ! — Du moins elle l'étoit un an après le mariage de votre *grace* avec *lady Mary Cavendish*..... Hélas ! il me reste à faire une confession qui percera votre cœur. — Cruel , s'écria encore mon oncle ! quels étoient mes torts avec toi pour t'engager à me faire tant de mal ? — Aucun , aucun , *milord* ; votre bonté fut toujours sans exemple ; mais j'étois amplement payé pour trahir votre *grace* ; et puis l'on me disoit qu'un jour vous me sauriez gré de vous avoir trahi. — Continue , je tremble , et je brûle d'être instruit. — Votre *grace* m'accorda la permission d'aller passer un mois dans ma famille. Ce n'étoit qu'un prétexte que monsieur

Wills avoit imaginé pour m'envoyer à *Paris*. Dès qu'il m'eût chargé de ses ordres, je partis. Sitôt mon arrivée, je me rendis chez madame de *Rosière*, dont le mari venoit de mourir. *Milady* étoit avec elle, et lorsqu'on me fit entrer, je les trouvai toutes deux en larmes. J'avois une lettre du tuteur de votre *grace*: elle étoit adressée à madame de *Rosière*, je la lui remis. *Milady* me reconnut, et pendant que son amie lisoit la lettre, elle me fit une douzaine de questions auxquelles je ne répondis qu'en baissant les yeux et en soupirant. — Ainsi donc, dit-elle alors, ce que j'ai tant eu raison de craindre est vrai: voilà le silence du *Duke Howard* expliqué. Et elle mit son mouchoir sur ses yeux. Madame de *Rosière* qui craignoit, sans-doute, de causer une trop forte révolution à son amie, voulut sortir de la chambre;

mais *milady* se leva précipitamment ; courut à elle ; lui arracha la lettre des mains , et la lut. Monsieur *Wills* mandoit à madame de *Rosière* qu'elle devoit bien penser que le mariage que son élève avoit contracté en France, ne pouvoit être considéré que comme une plaisanterie ; [l'âge , la religion , la naissance et la fortune du jeune *Duke* étant des empêchemens insurmontables à la validité d'une union entièrement disproportionnée ;] que cependant il ne seroit pas juste que mademoiselle *Rose* de *Préville* , après avoir eu l'honneur de vivre avec le *Duke Howard* , exista dans le besoin. Il lui offroit une pension viagère de six mille francs , reversible sur la tête de son enfant ; il finissoit par faire part du mariage de son pupile avec une demoiselle d'une des premières familles de la grande Bretagne..... *Milady* acheva la lecture

de ce cruel écrit avec un air calme et tranquille ; et après l'avoir rendu à madame de *Rosière*, elle se tourna vers moi : — Dites à celui qui vous envoie, que mademoiselle de *Préville* refuse les offres qui lui sont faites. Monsieur *Wills* a commis une grande erreur sur mon caractère et mes sentimens, s'il a cru qu'elles puissent être acceptées. Ma fille et moi tâcherons d'oublier qu'il existe des êtres assez méchans pour insulter une femme foible et innocente, après l'avoir déshonorée. En voilà assez, *Edge*, retirez-vous ; votre présence me fait mal. Je sortis le cœur plein de remords. La beauté, la douceur et le noble désintéressement de la personne dont j'avois seul causé le malheur, me firent sentir l'atteinte des premiers regrets. Les bienfaits de monsieur *Wills* n'ont jamais pu rendre la paix à ma conscience ; depuis ce

tems, j'ai eu continuellement un ver rongeur dans le cœur. La mort cruelle qui m'est donnée est sûrement une juste punition du ciel. A présent que j'ai avoué mes énormes fautes, il ne me reste plus qu'à implorer le pardon de votre *grace*; si je l'obtiens, je quitterai la vie sans me plaindre. — Je te l'accorde, s'écria mon oncle en s'enfuyant de la chambre, comme s'il eût voulu éviter une bête venimeuse. En sortant de la maison, il donna de l'argent à l'hôtesse; recommanda qu'on eût grand soin du malade; et retourna à *Londres*. En arrivant, il ordonna les apprêts de son départ pour le même soir. Il passa chez son fils; lui fit ses adieux; mit quelque ordre à ses affaires, et partit pour la France. Dès qu'il fut à *Paris*, il se rendit chez madame de *Rosière*. Il y avoit quatreans que cette dame étoit allée vivre dans sa famille à *Avignon*.

Il alla de-là au couvent où il avoit connu et laissé sa chère *Rose*. On n'en avoit point entendu parler depuis plus de huit ans. Le désespoir s'empara de *milord Duke* ; il ne savoit que faire , lorsqu'il lui vint à l'idée d'écrire à madame de *Rosière* ; il lui manda les détails qu'il avoit appris d'*Edge* , et la supplia de lui envoyer l'adresse de son épouse et de sa fille. Il attendit la réponse avec une impatience extrême : elle arriva. Madame de *Rosière* lui marquoit qu'elle ignoroit absolument si l'infortunée *Rose* existoit encore ; mais que sa fille dont elle recevoit souvent des nouvelles , étoit sous les soins de l'abbesse des filles du Calvaire. Il s'y fit conduire dans l'instant même , et demanda à parler à l'abbesse. Elle se rendit au parloir ; dès qu'elle l'aperçut , elle fit un cri , et se retira précipitamment ; laissant mon

oncle dans le dernier des étonnemens. Les guimpes et les voiles qui couvroient la tête de la religieuse qu'il n'avoit fait qu'entrevoir, ne lui avoit pas permis de distinguer la figure. Il resta près d'une demi-heure à la même place ; il n'auroit même de long-tems songé à la quitter, si une religieuse n'étoit venue lui présenter une lettre de la part de madame l'abbesse ; voici son contenu :

MILORD DUKE ,

L'AMITIÉ la plus vive m'a uni avec une femme que vous avez indignement trompée ; elle n'est plus cette infortunée ; mais la haine que lui a inspirée votre odieuse conduite existe toujours dans mon cœur. Ceci explique à votre *grace* la raison du cri d'horreur que votre vue m'a arraché. La fille de mon amie a été par elle confiée à mes soins, en me recommandant expressément de ne

jamais la laisser voir à son père. Je
 l'ai promis; je tiendrai ma parole. Cette
 jeune orpheline n'a nul besoin de vos
 secours; un oncle de sa mère s'est chargé
 de la pourvoir. Son sort est décidé;
 elle sera religieuse: et c'est autant par
 goût que par devoir qu'elle embrasse
 le seul état qui lui a été désigné lors de
 sa naissance. Toutes tentatives que
 votre *grace* pourroit faire pour chan-
 ger nos résolutions seroient vaines;
 jamais la porte de mon couvent ne
 sera ouverte au séducteur de mon amie;
 et c'est pour la dernière fois que je
 me dis de votre *grace*,

Milord Duke,

La très-humble et très-
 obéissante servante,
 la mère St.-ÉTIENNE,
 abbesse du couvent des
 filles du Calvaire.

B 5

Après avoir remis cette lettre , la religieuse qui l'avoit apportée, se dispo-
soit à quitter le parloir ; mais mon
oncle la supplia à mains jointes de vou-
loir bien se charger d'un mot de réponse
qu'il écrivit au crayon sur une carte
qu'il avoit dans sa poche. Il y prioit l'ab-
besse de lui accorder seulement un quart-
d'heure d'entretien , et qu'il étoit
sûr de la convaincre de son innocence.
Quelques minutes après , la religieuse
lui rapporta sa carte , en assurant que
madame n'avoit pas voulu la lire ,
et même lui avoit défendu de tenir
aucune conversation avec lui. Il fut
donc obligé de sortir du couvent sans
avoir vu sa fille , et sans avoir désabusé
la personne chargée d'elle. Il emporta
seulement l'horrible certitude de la mort
de sa chère et toujours adorée *Rose*.
En rentrant chez lui, il écrivit une lettre
circonstanciée à la très-rigide abbesse.

Elle lui fut renvoyée sans avoir été ouverte. Il retourna plusieurs fois au couvent sans pouvoir y être admis. Il écrivit encore à madame de *Rosière*, qui lui répondit, qu'elle n'avoit aucun pouvoir sur l'esprit de l'abbesse, ne la connoissant pas du tout ; et qu'elle n'osoit point parler de lui à la fille de son amie ; parce que son grand oncle n'avoit permis leur correspondance que sous la promesse spéciale qu'il ne seroit jamais question du séducteur de sa nièce dans leurs lettres. Elle le prioit même de ne pas lui écrire davantage, parce qu'elle seroit forcée de ne pas lui répondre. Tous ces obstacles ne firent que doubler le desir que *milord Duke* avoit de voir sa fille. Après bien des démarches inutiles, il parvint à gagner la sœur qui gardoit la porte ; elle consentit à lui faciliter le moyen de voir la

jeune personne dont il faisoit mention , bien persuadée qu'il en étoit très-amoureux. Il la lui avoit dénommée sous le titre de la pupile de madame l'abbesse, et avoit appris par elle qu'elle s'appelloit *Sophia*. Cette sœur le fit cacher dans un bûcher, où elle le laissa depuis midi jusqu'à cinq heures. Alors elle lui porta une petite portion qu'elle avoit mise de côté pour son dîner ; il y toucha à-peine ; l'impatience où il étoit , absorboit toute autre idée chez lui. Enfin , vers les sept heures et demie , c'étoit un beau jour d'été , la portière vint le prendre et le conduisit par plusieurs passages dans une espèce de tourelle , où après avoir monté une vingtaine de marches , elle le fit entrer dans une très-petite chambre dont une fenêtre fort étroite donnoit sur le jardin. — Restez-là , lui dit la sœur , jusqu'à neuf heures que je

viendrai vous chercher. Voici l'heure où madame se promène avec sa jeune élève. Vous les reconnoîtrez facilement; car elles sont presque toujours séparées des autres religieuses et pensionnaires. Alors elle sortit, ferma la porte à la clef, et laissa mon oncle. Il examina avec une scrupuleuse attention toutes celles que le désir de jouir de l'agrément d'une soirée charmante avoit attirées à la promenade. Aucune ne lui offroit l'image d'une femme que la mort même n'avoit pu chasser de son souvenir. Au moment qu'il désespéroit de satisfaire sa curiosité, il vit une religieuse dont le port et la démarche excita son admiration. Elle étoit seule et paroissoit absorbée dans ses réflexions. Elle ne faisoit que peu de pas sous une allée de maroniers; puis retournoit avec une lenteur qui sembloit annoncer de l'inquiétude ou

une mauvaise santé. Elle fut bientôt jointe par une jeune personne qui s'étoit sans-doute arrêtée pour cueillir quelques fleurs : car elle tenoit un bouquet à la main. Son air annonçoit la gaieté. En abordant la religieuse, elle lui baisa la main, et celle-ci lui donna un baiser sur le front. *Milord Duke* étoit trop éloigné pour pouvoir distinguer les traits de celle au-devant de laquelle son cœur sembloit vouloir voler; mais une jolie taille bien proportionnée, une contenance aisée, enfin un tout ensemble charmant avoient déjà frappé les yeux de mon oncle. Un buisson de roses qui se trouvoit être placé précisément au-dessous de la tourelle où *milord* étoit, excita les desirs de la jeune pensionnaire; elle y courut pour en cueillir quelques unes. Ce fut alors que mon oncle ne pût plus douter que ce ne fût-là sa fille,

celle de sa chère *Rose*. Jamais ressemblance ne fut aussi frappante; c'étoit en miniature le portrait de mademoiselle de *Préville*. Il avoit les yeux fixés sur cette aimable enfant, osant à peine respirer, crainte de se trahir ou de se dérober un instant de plaisir dont il jouissoit. On eût cru que *Sophia* étoit de moitié dans le bonheur qu'elle procuroit à son père: car elle ne quitta le rosier qu'après l'avoir presque entièrement dépouillé. Elle avoit ses deux jolies petites mains toutes remplies de roses; elle en voyoit encore une superbe. — Il m'en coûtera quelques égratignures, disoit-elle; mais je l'aurai. Ah! celle-ci, comme elle est belle! Le délicieux effet qu'elle fera dans un vase! Eh, ce bouton! j'aurai la satisfaction de le voir fleurir. L'abbesse lui fit plusieurs signes de revenir vers elle. Enfin elle s'y décida, et peu

de minutes après, elles rentrèrent toutes deux dans la maison. Alors *milord Duke* crut perdre une seconde fois son épouse ; il pleura amèrement ; son visage étoit encore couvert de larmes, lorsque la sœur vint le chercher. Elle parut surprise de l'effet qu'avoit produit sur lui la vue d'une personne qu'il aimoit. *Sophia* pouvoit avoir treize ou quatorze ans. Après avoir reçu la gratification promise, qui étoit de vingt-cinq louis, *milord Duke* sortit du couvent. Il passa la nuit à chercher les moyens de recevoir au moins souvent des nouvelles de sa fille, puisqu'il ne pouvoit l'avoir avec lui. Voici l'idée que sa tendresse paternelle lui suggéra : il demanda à son hôtesse si elle n'avoit pas une parente jeune et pauvre, qui eût du goût pour vivre dans un couvent. Il se trouva précisément que la sœur de cette femme, qui étoit morte

six mois auparavant, avoit laissé plusieurs enfans dans la plus affreuse misère, et nommément une fille de dix-huit ans, fort laide, et par conséquent qui ne pouvoit avoir l'espoir de réparer par un bon mariage les torts de la fortune. — Faites-la venir dès aujourd'hui, dit *milord Duke*, je payerai sa pension d'abord, puis sa dot, si elle veut se faire religieuse. *Milord* fut comblé de bénédiction ; et deux heures après, la jeune fille arriva ; sa tante la conduisit chez le généreux Anglois pour lui faire ses remercimens. Sa *grace* pria l'hôtesse de le laisser un quart-d'heure seul avec la jeune personne. Dès qu'ils furent sans témoins, mon oncle lui dit : -- Comme je n'avois pas, mademoiselle, le plaisir de vous connoître, lorsque je proposai à votre tante de payer la pension d'une jeune infortunée dans

un couvent, vous ne serez pas étonnée d'apprendre qu'en cela j'ai plus consulté mon intérêt que le vôtre ; ce n'est pas que je ne trouve un grand bonheur à être utile à mon semblable ; mais voici quel a été le motif qui m'a fait agir. Il m'importe plus que je ne puis l'exprimer, d'être exactement informé de ce qui arrivera d'heureux ou de malheureux à une jeune pensionnaire du couvent des filles du Calvaire. Afin de ne point alarmer votre délicatesse, je vous jure sur l'honneur que ma curiosité n'est nullement excitée par l'amour, ni par aucune raison dont ni vous ni moi devons rougir. Je ne suis point amoureux, ni ne peux l'être en aucune manière de la personne que je vous confie : ceci a besoin de plus de détails. *Sophia*, [c'est le nom de la jeune personne] est sous les soins de madame l'abbesse ;

elle ne me connoît ni de nom , ni de personne ; il ne faut jamais lui parler de moi , non plus qu'à madame l'abbesse. Tout ce que je vous demande , c'est de m'écrire exactement une fois par mois , ou plus souvent quand vous le croirez nécessaire , et de me marquer si *Sophia* se porte bien ; si elle fait des progrès dans ses maîtres , car je suppose qu'elle en a ; enfin ne me rien cacher de ce qui aura rapport à elle. Voilà , mademoiselle , tout ce que j'ose attendre de votre reconnoissance , si vous croyez m'en devoir. Mademoiselle *Dumoulin* promet de remplir les intentions de sa *grace* avec une scrupuleuse exactitude. Avant de la reconduire à sa tante , il lui donna une bourse où il y avoit cinquante louis. — Votre pension sera toujours payée d'avance , lui dit-il , et en outre , vous pouvez compter sur une pareille somme à

celle-ci tous les ans pour vos menus plaisirs. Dès le lendemain, l'hôtesse mena sa nièce aux filles du Calvaire; l'arrangement de la pension fut bientôt fait, et mademoiselle *Dumoulin* resta au couvent. Elle avoit reçu tous les reenseignemens de *milord Duke*. Deux jours après, elle lui manda que mademoiselle *Sophia* avoit des maîtres de tous les genres, et que les pensionnaires disoient qu'elle en profitoit plus qu'aucune d'elles; et de suite elle en faisoit les plus grands éloges. Sa *grace* resta encore un mois à *Paris*, durant lequel tems il eut le plaisir de voir encore trois fois sa fille, de la manière dont je l'ai raconté plus haut. Tous les deux jours il recevoit une lettre de mademoiselle *Dumoulin*, contenant les détails les plus mioutieux sur l'aimable *Sophia*. Enfin, il revint dans sa patrie. La vue de son fils qu'il aimoit

beaucoup, apporta quelques consolations dans son cœur affligé. Depuis six années, il jouissoit d'autant de calme que les regrets du passé pouvoient le lui permettre, lorsqu'un nouvel événement bien terrible recommença à ouvrir ses blessures mal cicatrisées. Mademoiselle *Dumoulin*, qui avoit pris le voile depuis deux ans, continuoit à lui écrire tous les mois. Il y en a à-peu-près six, qu'elle lui marqua que *Sophia* avoit disparu; qu'on croyoit qu'elle s'étoit en allée avec un anglois, qui visitoit quelquefois dans le couvent. Elle finissoit par lui dire que madame l'abbesse avoit pris cet événement tellement à cœur, qu'elle en étoit dangereusement malade. *Milord Duke* écrivit sur-le-champ pour savoir le nom de l'anglois. — Mais mademoiselle *Dumoulin* lui répondit qu'il y avoit eu une erreur; que cet anglois qui

s'appelle *Conway*, avoit été suivi par ordre de madame l'abbesse, et que l'on s'étoit assuré qu'il n'avoit point de femme avec lui. Quoique mon oncle n'eût jamais joui du bonheur de la société de sa fille, par la correspondance qu'il tenoit avec mademoiselle *Dumoulin*, il lui sembloit que *Sophia* tenoit un peu de lui; d'ailleurs il étoit flatté des éloges qu'on donnoit à sa vertu. Ceci bouleversa toutes ses idées. Comment une jeune personne élevée dans des principes d'honneur, peut-elle abandonner la maison qui l'a presque vue naître? Où sera-t-elle allée? Et si elle tombe dans la misère, et si des méchans la séduisent, et la rendent l'objet du mépris des honnêtes gens! Ah, *Rose*! si tu peux voir ce qui se passe ici bas, que tu dois abhorrer l'auteur de ton malheur et celui de ta fille! Mais ma *Rose*, je

ne suis coupable que d'un instant d'erreur. Grand dieu ! de combien d'années de peines je l'ai payé ! Vers ce tems, *milord Duke* envoya son fils en voyage ; l'accident qui l'en prive , comble la mesure de ses malheurs ». Voilà , mon cher *Richard* , comme le sort semble se jouer des foibles mortels. Mon oncle paroissoit né pour jouir de toutes les félicités , et il n'a rencontré ici bas que des peines. Et j'osois me plaindre, moi qui, au lieu de murmurer contre le destin, devoit le remercier de m'avoir préservé des embûches d'une coquette, qui n'auroit pu que rendre ton ami éternellement malheureux. Adieu.

Edmund SANDISH.



LET TRE LXIII.

*Du right honorable Lord Creven à la
right honorable Lady Creven.*

IRLANDE.

De Berkley-Square.

OH ! ma chère *Louisa*, de combien
de scélératesses les hommes, esclaves
de leur passions, sont capables ! Quelle
horrible confession je viens d'entendre !
Mais le coupable n'existe plus : nous
devons lui pardonner. Puisse le grand
être des êtres avoir reçu avec son in-
dulgence accoutumée, le sincère repen-
tir d'un homme qui semble n'avoir vécu
que pour commettre les plus énormes
fautes ! Il y a quelques tems que j'ap-
pris avec tout le monde que *sir*
William-Astern

William Astern avoit fait une chute terrible de son phaëton , en allant à *Hyde-Park*. Il paroît que dès lors il fut en danger ; cependant par les secours des excellens docteurs qui le soignoient, sa vie a été prolongée même au de-là du tems qu'on pouvoit l'espérer. J'avoue qu'il ne m'est jamais entré dans la tête de faire des vœux pour son rétablissement. Ce matin , comme j'allois sortir , un des gens de *air William* vint de la part de son maître , me prier de vouloir bien me rendre chez lui , dans l'instant. J'y fus ; on me fit entrer dans sa chambre ; un homme âgé , vêtu de noir , étoit assis près de la tête de son lit , et à côté de lui un jeune homme que je reconnus pour être *Edward Conway*. — Approcher, je vous en prie *milord Creven*, dit d'une voix foible le moribond ; j'ai désiré voire présence à tous

les deux, s'adressant à *Conway* et à moi, pour réparer de grands torts que j'ai eus avec l'un et l'autre. Je commence par toi, *Conway* : ce sont mes mauvais conseils et encore plus mes détestables exemples qui t'ont rendu presque mon égal en mensonges, perfidies et séductions. Tu as cru que le chemin que je te montrais, et que j'avois battu moi-même, n'étoit semé que de roses. Long-tems, je le confesse, je l'ai pensé de même; mais la cruelle maladie que je viens de faire, et qui dans peu d'heures terminera ma vie, m'a mis dans le cas de faire de sérieuses réflexions sur mes fautes passées: c'est alors que j'ai tout vu dans son véritable jour. J'ai reconnu, mais trop tard, que les plaisirs qu'on goûte aux dépens de la vertu, entraînent après eux une suite de remords que rien ne peut éloigner. J'ai sentis qu'un bonheur, qui

arrachoit des larmes à l'innocence , ne pouvoit pas être parfait. De tout cela , il s'en seroit suivi que , si le ciel eût jugé à-propos de me laisser encore quelques tems sur la terre , je fusse devenu aussi bon que j'ai été méchant. Mais comme c'est un bonheur que je ne puis espérer , il est de mon devoir , peut-être aussi , sera - ce un moyen de fléchir le juste courroux de l'être suprême , que j'ai si souvent offensé , d'avouer mes fautes avec un repentir sincère de les avoir commises. Vous ne concevez pas , *milord Creven* , comment il peut être possible qu'ayant eu avec vous si peu de liaison , j'aie à me reprocher des torts graves , qui sûrement vous ont causé des chagrins.

Pour le malheur de *miss Charlotte Bromley* , et peut-être pour le mien , dès le premier instant que je la vis ,

je conçus pour elle une passion qui
vivra autant que moi (*).....

.....
Lorsqu'il termina ces affreux détails,
je ne pus fixer mes yeux sur lui qu'avec
une espèce d'effroi. — Je vois bien,
me dit-il, toute l'horreur que je vous
inspire ; mais songez que je suis dans
cet instant semblable à un misérable
que ses forfaits conduisent à l'échafaud.
Le plus sage des hommes, celui à qui
le crime est totalement étranger à son
cœur, ne peut se défendre d'un mou-
vement de pitié, peut-être même de
compassion, lorsqu'il voit le coupable
au moment de subir sa punition. Alors
il s'adressa à l'homme vêtu de noir.
— Etes-vous content monsieur Wallis ?
la tâche étoit pénible ; je crois l'avoir

(*) *Sir William-Astern* fait ici
les détails qu'on a lus dans plusieurs
de ses lettres à monsieur *Conway*.

remplie suivant vos desirs. Sans lui donner le tems de répondre, il nous pria de le laisser avec le médecin de sa conscience. J'ai arrangé, ajouta-t-il d'un air assez calme, mes affaires terrestres : il me reste à terminer celles qui peuvent me conduire à une alternative bien terrible, le bonheur ou le malheur éternel. Adieu *milord Creven*, obtenez mon pardon de la trop injuriée *miss Bromley*. Adieu, *Conway*, épouse ta *Sophia*, et jouissez tous deux d'une félicité que j'aurois pu goûter un jour, si..... Il avoit parlé si long-tems que la nature s'étoit exténuée ; il lui prit une foiblesse. Je sortis avec *Conway*. Cette scène nous avoit beaucoup affectés, et d'un commun accord nous allâmes ensemble faire un tour à *Green-Park*. Je ne sais si la leçon avoit déjà opéré ; mais il est certain que ce jeune homme

ne me parut pas être le même fou d'autrefois. Il me parla beaucoup de *Sophia* ; il n'est pas douteux qu'il n'en soit très-amoureux ; mais à quoi bon , il ne seroit pas possible qu'il songeât à l'épouser. *Sophia* est charmante à tous égards ; mais entre nous , ma *Louisa* , elle ne sauroit devenir la femme de *Conway*. En revenant chez moi , j'ai rencontré *Atkinson* , qui m'a dit qu'il avoit passé à l'instant chez *sir William - Astern* , et qu'on lui avoit dit qu'il venoit d'expirer. Ainsi finit à la fleur de son âge , un homme d'une naissance distinguée , et jouissant d'une fortune considérable. Quel sujet de réflexion pour tous ceux qui lui ressemblent ! Je reviens à notre infortunée sœur. Où la chercher ? Il a dit qu'il la croyoit à *Londres*. Impossible : elle sauroit notre retour , et seroit revenue dans le sein de sa

famille. Qu'il est heureux pour elle que cette lettre de *Conway* lui soit tombée sous la main! Hélas! elle seroit devenue l'épouse d'un homme dont les principes dépravés n'auroient pu que la rendre la plus infortunée des femmes. J'ai eu l'idée de faire mettre dans les papiers un article qui ne pourroit être entendu que d'elle; mais les lit-elle. N'importe, je crois que ce seroit le meilleur parti. Mande-moi, ma chère amie, ce que tu en penses; et d'après ta réponse, j'agirai. Je partage bien sincèrement la joie que l'espoir du rétablissement de *Fanny* te cause. Plût à-dieu que ta première lettre m'apprit que l'espérance s'est réalisée! alors il n'y auroit foiblesse qui tienne: je partirois sur-le-champ pour vous aller chercher toutes trois, *Fanny*, *Sophia* et toi. Charges-toi, ma belle, de faire mes remerciemens à *Miss*

Fitz Maurice , pour la bonne opinion qu'elle a bien voulu prendre de moi. Apparemment qu'elle croit que pour être bon , il suffit de vivre avec les bons. D'après cela , elle doit supposer toutes les vertus au mari de *lady Creven*. Adieu , ma bonne amie ; je t'embrasse bien tendrement, et suis pour la vie ton fidèle.

Charles CREVEN.



LETTRE LXIV.

*De la right honorable Lady Creven
au right honorable Lord Creven.*

ANGLETERRE.

Du Bosky.

JE t'écris, mon cher *Charles*, pour charmer un peu les cruelles inquiétudes qui me tourmentent. *Fanny*, ce digne et malheureux objet de tous nos soins, est dans son lit, dangéreusement malade. Une fièvre ardente la consume depuis quatre jours. Vainement le docteur *Muller* nous assure que c'est un effort de la nature; et que, quand la fièvre la quittera, elle recouvrera entièrement la raison; mais cette fièvre détruira ma pauvre sœur avant l'effet désiré;

et attendu la cause de cette maladie si extraordinaire, je ne puis, malgré le chagrin qui me dévore, m'empêcher de t'en faire part. Je crois t'avoir déjà marqué qu'une petite rivière borde un bosquet, favorite promenade de *Fanny*. Jeudi dernier, suivant sa coutume, elle étoit allée s'asseoir sur un des sièges placés à une légère distance de la rivière. Il avoit fait une belle gelée, et le soleil étoit assez chaud. Depuis quelques jours, *Andrew* avoit été forcé de garder sa chambre, et *miss Fitz-Maurice*, qui, à ce qu'il paroît, est depuis long-tems l'amie de la famille, a cru devoir écrire au père du jeune homme, l'état où se trouvoit son fils. Ce même jeudi *Andrew*, malgré son extrême foiblesse, se traîna jusqu'ici; il étoit trois heures après midi. Sitôt qu'on lui eût dit que *Fanny* étoit dans le bosquet, il s'y

rendit , et se plaça vis-à-vis d'elle et de *Sophia*. Il la considéroit avec une douloureuse attention ; lorsque la voix de quelques personnes l'engagea de tourner la tête , et il vit de l'autre côté de la rivière deux hommes , qui se dispoient à entrer dans un bateau. Une minute après, il les aperçut traversant la rivière et dirigeant le bateau de son côté. Ce lieu n'étant pas un passage , il fut surpris, et se tint debout tout au bord pour leur demander ce qu'ils desiroient. Ils n'étoient environ qu'au milieu de la traversée , lorsqu'*Andrew* reconnut son père que conduisoit un batelier. A peine avoit-il eu le tems de s'assurer qu'il ne s'étoit pas trompé ; quand , par la mal-adresse du guide , le bateau se versa , et les deux personnes qu'il contenoit , tombèrent dans la rivière. *Andrew* aussi vite que la pensée , se jetta dans l'eau

en s'écriant : — Juste ciel ! mon père va périr ! *Fanny* en cet instant avoit les yeux sur lui : en voyant son action elle se leva ; tendit les bras vers lui , et dit avec l'accent de la plus vive douleur : — *Andrew*... Sans-doute elle voulut courir à lui ; mais ses forces la trahirent , et elle tomba à terre sur ses genoux. *Sophia* qui n'avoit dû ni pu prévoir l'intention de tous les deux , ne fut en état de rien prévenir ; mais elle releva son amie , et la reposa doucement sur son siège : elle étoit sans connoissance. La pauvre *Sophia* se trouva dans la plus embarrassante situation ; d'un côté tenant dans ses bras *Fanny* mourante ; de l'autre voyant *Andrew* qui nageoit avec beaucoup de peine à cause de ses lourds vêtemens , et qui n'avoit point encore joint son père. Elle se mit à crier de toutes ses forces. Il

se passa quelques tems avant que personne l'entendit. A la fin pourtant, le fils du jardinier, enfant de dix ou douze ans, courut aux cris ; il eut la présence d'esprit de sentir que ses petits secours ne serviroient de rien ; en conséquence il préféra courir à la maison. Nous volâmes tous au lieu de la scène. Comme nous arrivions, *Andrew* touchoit à la terre, traînant son père après lui. Ils n'eurent ni l'un ni l'autre d'autre mal que la peur ; mais *Fanny* ne donnoit aucun signe de vie. *Andrew* quoiqu'entièrement trempé, voulut la porter dans ses bras. Comme il étoit le plus fort, nous le laissâmes faire. Nous suivions dans des inquiétudes cruelles. *Miss Fitz-Maurice* s'approcha du père d'*Andrew*, que le batelier plus fait que lui à l'exercice qu'ils venoient de prendre, aidoit à marcher ; et en lui tendant la main,

Tome III.

D

elle lui dit : — Que je suis aise ,
mon cher *O'Relly* , que cet accident
n'ait pas eu de plus fâcheuses suites.
O'Relly , répétai-je tout bas , ce n'est
donc pas *Williamson* ? Cette idée fit
bientôt place aux craintes que me
causait l'état de ma sœur. Heureu-
sement nous trouvâmes à la maison
monsieur *Muller* qui ne faisait que
d'arriver. Nous mîmes *Fanny* au lit ;
et le docteur la saigna. Elle ne reprit
ses sens que plus de deux heures après.
Alors , elle avoit une fièvre de cheval,
qui ne l'a pas quitté depuis ; elle ne
parle presque pas , et le peu qu'elle
dit n'est pas si déraisonnable que
dernièrement. Je le répète : monsieur
Muller jure que cet événement ter-
minera sa folie. Dieu l'entende. Dès que
je fus seule avec *miss Fitz-Maurice* ,
[car nous avions fait coucher sur-le-
champ les deux noyés] je la priois

de me donner l'explication du nom qu'elle avoit donné au père d'*Andrew*. Elle sourit, et me répondit : — Son réel. — Il ne s'appelle donc pas *Williamson* comme son fils ? — Le fils porte le même nom que son père. — Ma chère *Lucy*, je ne vous entends pas ? — Bientôt vous m'entendrez : je suis charmée que le hasard vous ait appris un secret que j'avois juré de garder. Avec ses amies il est bien dur de dissimuler. Demain vous saurez tout. Ce tout que je devois savoir le lendemain ne laissa pas que de me trotter dans la tête ; mais je te ferai grace, mon tendre ami, de mes réflexions à ce sujet. *Lucy*, *Sophia* et moi, passâmes une partie de la nuit dans la chambre de *Fanny*. Elle ne refusa de prendre aucun des remèdes que le docteur avoit ordonnés. Vers les trois heures du matin, *miss Fitz-*

Maurice et moi fûmes prendre un peu de repos. *Sophia* et la fidèle *Nancy* veillèrent la malade. Je fus debout à neuf heures , et passai vite chez ma sœur qui n'étoit ni mieux ni plus mal que la veille. *Lucy* étoit déjà levée. Après le déjeuner nous restâmes seules, et voici ce qu'elle m'apprit : le colonel *O'Relly* s'attira la haine de sa famille par un mariage qui déplut à tous ses parents (*)..... Lorsque *miss Bromley* arriva en *Irlande* le jeune *O'Relly* étoit depuis quelques mois chez un ami de son père en *Ecosse*. A son retour, il fut voir monsieur *Worth* qui lui parla avec beaucoup d'éloge de la jeune héritière. An-

(*) Dans une lettre de *miss Fanny Bromley* à *milady Creven* , on a lu ces détails.

drew eut le plus grand desir de la voir, mais il souhaita lui être présenté sous un autre nom. *Worth* consentit à l'amener à *Plasant-Sight*, où nous étions alors. Le tuteur de notre amie avoit toujours été tendrement attaché au colonel et à son fils ; il espéra que les agrémens et les vertus d'*Andrew* feroient impression sur le cœur de *Fanny*, et que l'amour répareroit le mal qu'avoit causé une injuste haine : ce qu'il avoit prévu arriva. Les deux jeunes-gens ne se virent pas avec indifférence ; mais que leur sensations furent différentes ! *Fanny* se livra de tout son cœur à un penchant, qui n'avoit rien que de flatteur pour elle. *Williamson* lui fut présenté comme un homme bien né, et victime d'une injustice. Elle le trouva, ce qu'il est en effet, charmant avec sa fortune. Elle n'avoit pas besoin d'en trouver dans

l'objet de son choix. Ainsi je vis que pour confesser ses sentimens , elle n'attendoit que l'aveu de ceux qu'elle croyoit avoir aussi fait naître. *O'Relly* sentit au contraire avec chagrin , la passion que *Fanny* avoit allumée dans son cœur naturellement modeste. Il étoit loin de penser qu'elle partageoit son amour ; et cette certitude même eut encore accru ses tourmens : il lui sembloit que le monde entier , et *miss Bromley* elle-même , penseroient qu'il ne recherchoit son alliance , que pour rentrer dans un bien qui auroit dû lui appartenir. Son extrême délicatesse le rendit aveugle : il ne vit dans *Fanny* qu'une amie , quand toutes ses actions avec lui , découvroient une amante : sa tendresse s'accrut tous les jours ; il devint triste , mélancolique. La crainte de rencontrer des gens qui reconnussent *O'Relly* caché sous le

nom de *Williamson*, l'engagea à fuir la maison toutes les fois que nous attendions des étrangers, et à refuser d'être d'aucune de nos parties de plaisirs. *Fanny* s'aperçut de ce qu'elle appelloit ses particularités; et comme je craignis qu'elle ne me mît sur le compte des caprices, ce qui n'étoit qu'un effet de la plus austère vertu, je lui racontai brièvement l'histoire d'*Andrew*, toujours sous le nom de *Williamson*. Elle le plaignit, et blâma l'héritière; elle voulut même la voir, ou lui écrire, pour l'instruire de ce que je lui dis qu'elle ignoroit. Je rendis compte à *O'Relly* de notre conversation, et cherchai à lui persuader qu'il seroit insensé de refuser le bonheur par une délicatesse mal entendue; que j'étois certaine que *Fanny* avoit de l'inclination pour lui, et qu'un mariage entre eux deux ne pourroit

qu'être généralement applaudi. Il ne voulut ni me croire, ni suivre mes avis. *Fanny*, disoit-il, n'avoit pour lui que de l'amitié, et il en remercioit le ciel, parce qu'il ne pourroit supporter l'idée de la savoir malheureuse par lui; et que ce seroit un fardeau de plus qu'il traîneroit dans la tombe, attendu qu'il ne se décideroit jamais à donner de lui l'opinion, qu'il avoit recherché l'intérêt plutôt que l'amour.

— Mais vous croyez donc, lui dis-je, que *Fanny* n'est pas propre à inspirer ce sentiment? — Oh, grand dieu! si je pensois ainsi, toute la terre me démentiroit. — En ce cas le public dira: *O'Relly*, en épousant *miss Bromley*, a cédé à l'inclination qu'il a ressentie pour elle, et jouit d'un double avantage d'avoir une femme adorable, et de rentrer dans une fortune qui lui étoit due. Toutes mes

raisons ne le persuadèrent pas , et même pour éviter une seconde attaque de ma part , il s'absenta pendant quelques tems. A son retour , je ne parlois plus de rien , crainte de le chasser encore , laissant au tems et à l'amour à changer ses sentimens. Vers ce tems , le mariage de la fille cadette de monsieur *Kellermann* , un de nos voisins , se fit. *Andrew* s'absenta selon sa coutume , pour n'être pas des fêtes. Ce fut alors que la méchanceté la plus atroce imagina de me tirer de chez moi pour pouvoir plus facilement enlever mon amie. Je vous ai mandé , ma chère *lady Creven* , les évènemens qui se sont succédés depuis ; c'est à *O'Relly* que nous devons d'avoir retrouvé *miss Bromley* ; c'est à lui que nous devons la fin de sa folie : car il n'est pas douteux que le danger où *Andrew* s'étoit exposé pour sauver la vie de son père ,

n'ait opéré une extraordinaire révolution dans les sens de *Fanny*. Je suis bien de l'avis du docteur ; quand la fièvre passera , la raison reviendra. Je ne suis point inquiète de la récompense que notre amie accordera de bon cœur à son libérateur ; mais *Andrew* avec sa délicatesse , osera-t-il , voudra-t-il la demander ? Je convins avec *Lucy* que le jeune *O'Relly* étoit en tout digne de la préférence de ma sœur , et que je désirois ardemment qu'il devînt son époux , si sa guérison avoit lieu. — De ceci , reprit *miss Fitz-Maurice* , il n'en faut pas douter ; *Fanny* est déjà quitte de sa folie , je vous le garantis , et ses absences d'esprit que nous remarquons encore en elle , ne sont occasionnées que par le délire naturel d'une grande fièvre. *Lucy* me sembla si sûre de ce qu'elle disoit , qu'elle finit par me le persua-

der. Je n'ai donc plus de crainte que sur le ravage que peut faire une si forte maladie dans un corps déjà presque exténué. Nous convinmes *Lucy* et moi, de parler franchement au colonel *O'Relly*, afin qu'il usât de son pouvoir sur son fils pour l'engager à se rendre heureux. Nous n'avons point encore pu exécuter ce projet ; parce que le colonel a pris un rhûme si violent qu'il n'a point encore quitté sa chambre. Depuis son accident, *Andrew* ne quitte son père que pour s'informer des nouvelles de la santé de *Fanny*, et nous rendre les visites d'une indispensable civilité. Je me flatte que ma première lettre sera encore plus consolante que celle-ci : la confiance des autres m'en donne un peu. Adieu, mon cher *Charles*, la première poste m'apportera sûrement une lettre de

(72)

toi (*)..... Je l'attends avec impatience : car c'est toujours avec un nouveau plaisir que je reçois des assurances de ta tendresse. Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

Louisa CREVEN.

(*) *Milady Creven* n'avoit pas encore reçu la lettre précédente de son mari.

LETTRE LXV.

*De l'honorable mistress Butler à la
right honorable Lady Barry, sa sœur.*

IRLANDE.

De Paradise-Park.

DEPUIS la dernière lettre, ma chère sœur, que je vous ai écrite (*) pour vous féliciter sur votre heureux mariage, une légère incommodité a interrompu notre correspondance. Je me porte bien mieux, et suis en état de vous raconter une aventure, qui justifie les soupçons que j'avois toujours eus sur la

(*) Cette lettre a été perdue.

feinte paysanne *Clara*. Il y a quelques jours que pour satisfaire aux importunités de *milord Lée*, et de monsieur *Sandish*, dont il me semble que j'ai déjà fait mention dans une de mes lettres, je consentis à m'en laisser accompagner dans une visite que je voulois faire au *Cottage*. Ma belle-sœur ne put être des nôtres, *Butler* prit sa place, et nous montâmes tous les quatre en voiture. Je conviens qu'il étoit assez déplacé de conduire trois hommes dans la seule vue de leur faire voir une jolie fille; mais enfin je fus coupable de la faute. En arrivant au *Cottage*, nous fîmes reçus par la bonne femme, qui avec une dizaine de révérences nous fit passer dans sa plus belle chambre. *Clara* y étoit travaillant; elle se leva, lorsque nous entrâmes: mais à peine eut-elle fixé ses grands yeux sur mes cavaliers, qu'elle fit un

cri et retomba sur sa chaise. Je courus à elle pour lui offrir mes secours, car réellement je pensois qu'elle se trouvoit mal; mais je la vis bientôt reprendre sa présence d'esprit, et rejeter sur le mal qu'elle ressentoit toujours à son pied, depuis la chute dont j'avois été témoin, le cri que la douleur lui avoit arraché. Nous nous assîmes tous, excepté la bonne femme qui se tenoit debout respectueusement derrière la chaise de *Clara*. Par hazard je fis une question à monsieur *Sandish*: grand dieu! quelle altération dans sa figure. Il étoit pâle et défait, comme s'il sortoit de maladie. La réponse qu'il me fit d'une voix tremblante, me persuada que cette entrevue n'étoit pas la première qu'il avoit eue avec la belle *Clara Butler*, qui sans-doute fit la même remarque, lui demanda avec un sourire malin, s'il s'étoit

donné aussi une entorse dont le souvenir lui causa des douleurs; il ne répondit pas; mais *Clara* rougit. Comme je ne puis trouver du plaisir à ce qui fait de la peine aux autres, je mis fin à l'embarras des deux acteurs de notre comédie, en me levant et prenant congé de la bonne femme et de sa prétendue nièce. En revenant, *milord Lée* ne tarit point sur les éloges mérités des charmes de *Clara*. *Butler* avoua qu'elle étoit charmante; mais *Sandish* ne desserra pas les lèvres; et dès que nous arrivâmes au château, il ordonna ses chevaux et prit congé à l'instant même. Tout cela m'occupant l'esprit, le reste du jour et une partie de la nuit. Mon oncle et *Charles* convinrent qu'il y avoit quelque chose de particulier dans cette aventure. Toute réflexion faite, je me décidai à retourner au *Cottage*, le jour sui-

vant, non pas cette fois pour un motif de curiosité ; mais pour obtenir la confiance de *Clara*, et lui être utile s'il étoit possible. Mais jugez, ma chère sœur, de ma surprise, lorsque la bonne femme m'apprit, en pleurant, que sa nièce étoit partie à six heures du matin. Cela ne m'empêcha pas d'entrer, espérant tirer quelque éclaircissement sur ce que je désirois savoir. La bonne femme aimoit beaucoup à causer, et comme elle étoit très-attachée à *Clara*, j'en fis de grands éloges. — Oh ! *ma-am*, me dit-elle, ce n'est rien de l'avoir vue, quoiqu'elle soit belle comme les anges ; mais c'est sa douceur, sa bonté qui la rendent chère à mon cœur. Depuis que j'ai le bonheur de l'avoir chez moi, elle a été la bénédiction de ma maison : tout ce que j'ai entrepris a réussi. Je voyois bien qu'elle avoit du chagrin ; car

elle pleuroit souvent , sur-tout quand elle étoit seule : devant moi elle s'efforçoit de paroître contente du matin au soir. Elle vouloit travailler; ses pauvres doigts étoient si délicats qu'ils étoient presque toujours blessés; car nos ouvrages sont durs. Les mains des dames n'en font jamais de pareils. — C'étoit donc une dame que votre nièce , lui dis-je ? Elle rougit, — Voilà ce que c'est que de tant parler. On en dit plus qu'on ne veut : mais il n'y a pas grand mal ; votre visage est presque aussi beau que celui de *Clara*, et je n'ai encore vu de méchantes que les laides. Ainsi *ma-am* vous ne trahirez surement pas le secret d'une personne qui ne vous a fait aucun tort. -- Vous me rendez justice , ma bonne. Non certainement , je ne trahirai pas l'aimable *Clara*. Au contraire je désire la servir , et je le pourrai peut-être , si vous m'en four-

nissez les moyens. Où est-elle allée ?
 — Je n'en sçais rien. Hier , comme
ma-am et sa compagnie venoient de
 partir , elle me dit les larmes aux yeux :
 — Il faut nous quitter , ma bonne
 amie. [C'est ainsi qu'elle m'appelloit
 quand nous étions seules : car devant
 le ministre , quelques voisins et aussi
 dans la présence de *ma - am* j'étois
 toujours sa tante]. Il faut que je parte ,
 je ne puis rester plus long-tems ici.
 — Eh , mon dieu ! lui répondis-je ,
 pourquoi vous en aller ? si c'est la
 visite de la dame et des messieurs qui
 vous afflige , j'irai au château pour les
 prier de ne plus revenir. — Cela ne
 suffiroit pas ; croyez que c'est avec
 bien du regret que je prends cette ré-
 solution ; mais c'est une absolue né-
 cessité. Si je restois plus long tems ,
 vous me verriez périr de douleur.
 Comme je vis qu'elle étoit décidée ,

je n'insistais pas ; seulement je lui demandois où elle iroit. — Hélas ! je n'en sçais rien ; peut-être à *Londres*. Je voulois quitter ma maison , abandonner mes bestiaux pour l'accompagner ; elle ne voulut pas. Je lui proposai la petite bourse de mes épargnes , dans laquelle il y a cinq guinées ; elle m'en montra vingt-cinq , disant que c'étoit plus qu'il ne lui en falloit ; et en conséquence , elle me pria instamment d'en recevoir dix pour les soins que j'avois pris d'elle : mais pour l'empire du monde , je n'aurois pas accepté un *schelling*. Eh ! pourquoi lui aurois-je pris son argent ? Elle m'en a valu dix fois plus qu'elle ne m'en a coûté , sans compter le plaisir de sa compagnie. Elle étoit décidée à aller à pied joindre la ville de *H...* où elle comptoit prendre une chaise de poste ; mais je l'ai tant priée ,

qu'elle a bien voulu que je lui procure un cheval et un homme pour la conduire. Elle a passé la nuit à faire son petit paquet, et à écrire quelques lettres qu'elle a déchirées avant de partir. Il me semble qu'il y en avoit une pour vous, *ma-am* : du moins, elle m'avoit dit que je vous en porterois une aujourd'hui ; sans-doute qu'elle a changé d'avis. — Et ne vous a-t-elle chargé de me rien dire ? — Elle pleuroit tant et moi aussi, en nous disant adieu, que surement elle l'a oublié. — Mais ne puis-je sçavoir par quel hazard elle est venue habiter cette chaumière : car je suppose que vous ne la connoissiez pas avant qu'elle vint ici ? — Oh ! mon dieu non : je vais, *ma-am*, vous raconter comment cela est arrivé.

« Il y a à-peu-près huit mois, *we*
 » *was then in harvest-time*, [nous
 » étions dans le tems de la moisson.]
 » je glanois quelques épis dans un
 » champ peu éloigné d'ici : une des
 » glaneuses qui étoit près de moi ,
 » s'écrie tout-à-coup : — Courage
 » mes camarades, nous pourrons ce
 » soir nous désaltérer. Voici une dame
 » du château, qui surement déliera
 » les cordons de sa bourse. Effecti-
 » vement je vis s'approcher de nous
 » la personne qui avoit excité la joie
 » de ma compagne. Elle vint droit à
 » moi, et me demanda si je ne con-
 » noissois pas une maison, où elle
 » pût se mettre en pension pour un
 » mois ou deux. — Ma foi *ma-am*,
 » je ne vois guères que *Paradise-Park*,
 » qui est le château que vous voyez-
 » là sur la gauche, qui puisse rece-
 » voir une personne comme vous.

» Dans tous les environs il n'y a que
» des fermiers riches , qui ne prennent
» point de pensionnaires. Les autres
» sont comme moi de *poor cottagers*.
» [Pauvres gens]. — Et c'est pré-
» cisément à ces derniers que je vou-
» drois m'adresser , me dit-elle. Par
» exemple , vous , dont l'air doux
» me revient , je désirerois bien que
» rien ne vous empêchât de me re-
» cevoir. Je ne suis pas bien riche ;
» mais j'ai suffisamment pour vous
» récompenser des services que vous
» pourrez me rendre. — Ne parlons
» pas de récompense. Dieu merci ,
» mon homme , quand il étoit de ce
» monde , et moi n'avons jamais re-
» cherché l'intérêt. Aussi suis-je res-
» tée une pauvre veuve : mais qu'im-
» porte , je n'ai que moi à soutenir.
» Le ciel m'a ôté les trois enfans qu'il
» m'avoit accordés. Je gagne peu ,

» mais c'est assez ; parce que je desire
» encore moins. Au reste ma belle
» dame , si vous croyez que vous
» puissiez vous accommoder de ma
» petite chaumière, elle et moi sommes
» entièrement à votre service. Comme
» mes compagnes s'étoient éloignées
» par respect ; je demandai à la dame
» si elle ne souhaitoit pas que son sé-
» jour chez moi fût inconnu. — Elle
» me répondit que c'étoit ce dont
» elle vouloit me prier. — En ce cas,
» je laisserai croire aux autres glaneuses
» que vous êtes une dame du château.
» Tenez, voilà au bout de ce champ
» ma petite maison ; vous pouvez y
» entrer sans être vue de personne.
» En voici la clef. Dans une heure ,
» je retournerai moi-même. Avant de
» me quitter , elle me remit *an half*
» *crown* [un petit écu] pour donner
» à mes compagnes : alors elle me
quitta.

» quitta. L'argent que je distribuois ,
 » empêcha que l'on suivit des yeux
 » l'inconnue ; et avant que le compte
 » fut terminé , je la vis entrer dans ma
 » chaumière. En rentrant je la trouvai
 » assise dans cette chambre ; sa tête
 » reposoit sur le dos d'une chaise ,
 » et elle me parut plus pâle que quand
 » je l'avois rencontrée. Je lui deman-
 » dai si elle se sentoit mal , et si
 » elle vouloit prendre quelque chose.
 » — Je le veux bien ; car je n'ai
 » rien mangé depuis hier midi , et
 » il me semble que j'ai beaucoup mar-
 » ché. Je lui apportai du lait , du
 » pain et quelques fruits. Après avoir
 » fait un léger repas , nous arran-
 » geâmes qu'elle coucheroit dans la
 » petite chambre qui joint celle - ci.
 » Je lui fis sur-le-champ un lit avec
 » la moitié du mien , et elle se cou-
 » cha ; car elle se mouroit de fatigue.

» Le lendemain , elle me dit qu'elle
» ne s'étoit pas couchée la nuit d'au-
» paravant , et qu'excepté trois heures
» dans la matinée , pendant lesquelles
» elle s'étoit reposée à l'ombre d'un
» gros arbre , elle n'avoit cessé de
» marcher durant vingt-quatre heures :
» ce que je crus facilement par la
» longueur du chemin qu'elle avoit
» fait. Elle me pria de lui prêter de
» mes habillemens , afin qu'elle ne
» fût pas remarquée, et nous convinmes
» que devant le monde elle m'appel-
» leroit sa tante. Si sa douce aménité,
» si sa manière de parler , si son goût
» pour la lecture , et enfin si les vê-
» temens riches qu'elle avoit à son
» arrivée , ne m'avoient assuré qu'elle
» étoit une personne de naissance ,
» j'aurois cru à sa conduite ici , qu'elle
» étoit accoutumée au travail le plus
» pénible : car excepté deux heures

» par jour , qu'elle donnoit à se pro-
 » mener ; le reste du tems , elle l'em-
 » ployoit comme l'auroit pu faire une
 » fille de journée ; quoique je m'y op-
 » posasse d'abord ; mais à la fin , comme
 » je vis que cela la contrarioit , et
 » lui faisoit de la peine , je la laissai
 » maîtresse d'agir comme elle le jugeoit
 » à-propos ».

Comme la bonne femme s'arrêta ici ;
 je lui demandai si cette jeune personne
 ne lui avoit communiqué aucune de
 ses affaires. — Aucune , et je la
 respectai trop pour lui témoigner de la
 curiosité. — Et vous ignorez son nom ?
 — Je ne lui en connois point d'autre
 que *Clara*. — Vous ne savez pas
 non plus d'où elle venoit ? — Par-
 donnez-moi : elle m'a dit qu'elle étoit
 partie la veille à midi de *Wo.....*
 — Mais j'ai oui dire que d'ici là il y
 a au moins trente-cinq milles. — C'est

justement là la distance. — Et vous croyez qu'elle est allée à *Londres* ? — Elle me l'a dit. En causant, j'avois par hazard jetté les yeux dans un des coins de la chambre, où j'aperçus quelques lambeaux de papiers. — Ne sont-ce pas là les lettres qu'elle a déchirées ? — Mon dieu oui. J'ai été si affligée depuis qu'elle est partie, que tout mon ouvrage est resté à faire. Je vous demande pardon, *ma-am*, de ma négligence ; et elle se disposoit à jeter dans son petit feu les morceaux de lettres. — Arrêtez, lui dis-je, je vous prie de me laisser emporter ces lambeaux, peut-être me donneront-ils les moyens de rendre service à cette jeune personne. — Je ne sais, me dit-elle, si je fais bien de vous les laisser prendre ; car puisqu'elle les a déchirés, c'est une preuve qu'elle ne vouloit pas qu'ils fussent vus : mais comme vous

espérez que cela vous mettra dans le cas de l'obliger , je ne m'y oppose pas. Je les mis bien soigneusement dans mon mouchoir , et je quittai la bonne femme en lui promettant que si je pouvois parvenir à avoir des nouvelles de sa bien-aimée *Clara* , je lui en ferois part. Aussi-tôt de retour au château, je racontai ce que je venois d'apprendre. La curiosité de tout le monde fut portée au plus haut point. Nous présumâmes que monsieur *Sandish* entroit pour beaucoup dans ce départ précipité; la suite nous le confirma. Je n'avois point parlé du contenu de mon mouchoir ; mais dès que nous fûmes retirés dans notre appartement, je n'en fis point un mystère à *Butler* ; et nous nous mîmes tous deux à arranger sur une table les papiers déchirés. Voici tout ce que nous avons pu en tirer. Vous devinerez ce qui

a été totalement détruit par les lacunes.

.....*ley à monsieur Sandish.*

..... Si je vous eusse mieux connu, je n'aurois pas fui. Un homme faux ne sauroit être dangereux pour moi....
..... *Astern*, je lui dois plus que s'il ne m'eût conservé que la vie ; mais il..... et j'ai scu éviter d'être la victime.....
scélérats..... Errantes.....
Les dangers..... Celui qui n'a pas scu me respecter dans une situation.....
Un jeu d'une nouvelle tentative.....
Point surpris..... J'ai tout entendu.
Aucune de vos confédérations ne m'a été inconnue..... Mépris.....
Votre lettre..... La tranquillité
..... Séparée de ma famille entière..... Démarche légère.....
Motif de raison..... Par vous

malomniée , déshonorée..... Public
 m'accuse injustement,..... Fui
 avec un homme moins méchant que
 vous ; mais que je ne pouvois.....
 pendant..... Sacrifice. Vous.....
 de détruire une réputation toujours
 intacte..... de vous avoir aimé.....
 Une haine éternelle..... Fuir.....
 Les autres de la terre..... Repentir.
 Adieu.

C. B.....

L'autre lettre étoit tellement *broyée*
 qu'il ne fût pas possible d'assembler
 deux mots de suite. Après des recher-
 ches pendant plus de trois heures ,
 nous ne pûmes trouver de quoi com-
 pletter le nom de celle qui avoit écrit ;
 et sa signature n'offre que des lettres
 initiales. Il étoit possible de tirer quel-
 ques éclaircissemens de *Sandish*. Nous
 délibérâmes pour savoir si nous lui

montrerions ces lambeaux. *Butler* n'étoit pas de cet avis. — Elle n'a pas voulu que cette lettre lui fût rendue, disoit-il, puisqu'elle l'a déchirée. — A la bonne heure, répondis-je, mais le premier mouvement, dit-on, est toujours le meilleur. *Butler* cêda à mes raisons ; et le lendemain matin il fut à *Down-Hill* ; vers les deux heures il revint avec *Sandish*. *Charles* monta dans ma chambre pour me prévenir qu'il n'avoit point encore parlé de la lettre ; mais qu'il alloit m'amener *Sandish*, et que nous la lui montrerions. Quelques minutes après, ils entrèrent ensemble ; sans préambule nous lui fîmes lire les morceaux de papiers arrangés sur une table, en lui disant qu'ils avoient été écrits par la paysanne *Clara*, la nuit qui avoit précédée son départ de la chaumière. Il lut avec la plus grande attention : lors-

qu'il en fut à ces lignes : *j'ai tout entendu*, etc..... Il dit : — Je n'y comprends rien ; ceci cache un affreux mystère. Comme je suivois de mes yeux les siens, je veillois toutes ses émotions. A l'article où elle semble l'accuser de l'avoir calomniée, déshonorée, il s'écria avec véhémence : — Jamais, jamais ! et un peu plus bas, il continua du ton de la douleur : — Je fus donc bien injuste aussi ! mais arrivé au *de vous avoir aimé* : un soupir lui échappa, et sa figure parut s'animer d'un mouvement de joie. Bientôt elle disparut ; et le mot de *haine éternelle* appela une larme qui tomba sur le papier. Dès qu'il eut cessé de lire, il regarda autour de lui d'un air égaré : puis s'adressant à mon mari et à moi : — Mon cher *Butler*, et vous madame, nous dit-il, soyez assez généreux pour ne me

faire aucune question : j'étois bien malheureux ce matin, je le suis dix fois plus en ce moment : elle m'accuse, et je me croyois l'offensé ; elle me fuit, quand je donnerois ma vie pour obtenir une explication. Pardonnez tous deux au mystère que je vous fais ; ce n'est pas seulement mon secret... Veuillez excuser aux yeux de *milord L.* mon apparente impolitesse. Il faut que je parte à l'instant ; je ne puis le voir dans l'état où je suis ; je dois fuir tout le monde ; vous ne pouvez concevoir l'excès de ma douleur. Adieu *Butler*, adieu, *madame* ; plaignez-moi, je suis bien infortuné. *Charles* lui tendit la main, et ils sortirent l'un et l'autre. J'étois restée pétrifiée de cette scène de chagrin. Ce pauvre *Sandish* ! Oh ! oui, je le plains du plus profond de mon cœur. Depuis ce jour nous n'avons point entendu

parler de lui. Hier *milord Lée* a été à *Down-Hill* : on lui a dit que le *Duke Howard* et son neveu étoient partis la veille pour *Londres*. Ainsi je ne suis guères plus avancée qu'avant ma découverte. Adieu , ma chère *Henriette* ; je suis pour la vie la meilleure de vos amies.

Eléonore BUTLER.

P. S. *Milord Lée* , et mon époux vous assurent de leurs respects , et font leurs complimens à *sir Richard Barry*.

L E T T R E L X V I.

*De l'honorable Edmund Sandish. à sir
Richard Barry.*

I R L A N D E.

De Down-Hill.

Je l'ai vue , mon ami , et je n'ai pas volé à ses pieds. Misérable que je suis ! J'osois la croire coupable ; elle ne l'est pas , *Richard* ; elle ne le fut jamais. Il paroît qu'on nous a trompés tous les deux. Je n'y comprends rien. C'est une aventure d'une obscurité... Mais il est clair que je l'ai fausement accusée. Elle m'écrivoit ; sa lettre m'auroit tout appris ; mais il n'y en a pas la moitié de lisible. Cependant le peu que j'ai lu la justifie entièrement.

Elle

Elle m'a aimé , *Barry* ; elle m'a aimé ;
 et à présent elle me hait ; elle me fuit.
 Je ne la reverrai peut-être jamais ; je ne
 pourrai pas lui dire : pardonnez moi ,
 et je meurs content. J'ai tout conté à
 mon oncle ; il me plaint , et veut partir
 avec moi pour aller trouver *milady*
Creven à Londres. Ses chagrins
 cedent au desir d'adoucir les miens.
 Nous nous mettons demain en route ;
 je t'écrirai dans quelques jours ; je
 t'expliquerai... Je ne le puis aujour-
 d'hui : ma lettre ne t'instruit de rien ;
 ma tête est trop troublée pour pouvoir
 entrer dans aucun detail ; mais n'en
 doute pas moins de l'éternelle amitié
 de l'infortuné

Edmund SANDISH.

Tome III.

F

LETTRE LXVII.

De monsieur Conway au marquis de
B.

FRANCE.

De St. James's-Square.

Non, mon cher *marquis*, il ne faut pas
espérer que la raison soit écoutée dans
un cœur dont l'amour s'est emparé :
j'ai résisté long-tems à son pouvoir ;
mais enfin j'ai cédé : il n'y a plus à
s'en dédire , et à l'heure où je vous
écris, la charmante *Sophia* décide peut-
être le sort de votre ami : ma seule
crainte est que le souvenir de mon an-
cienne conduite ne donne des doutes
sur la sincérité de mon repentir. Si
celle qui peut seule me rendre heureux

alloit me refuser , me rejeter... L'auteur de toutes mes fautes a cessé de vivre ! *sir William-Astern* n'est plus : une mort prématurée l'a enlevé à un monde qui le méprisoit : voila donc où conduisent des mœurs corrompues ! Nul regret ne l'a accompagné dans la tombe ; et c'étoit là l'homme , que je me plaisois à prendre en tout pour modèle ! Avec quelle rapidité on parcourt le chemin indiqué par le vice ! Il semble que la nature alors nous a donné des ailes ; mais revenons-nous sur nos pas , il nous faut dix fois plus de tems pour faire la même route. Permettez , mon ami , que je fasse ici une petite réflexion sur deux vers très connus et très admirés d'un de vos anciens auteurs :

L'honneur est comme une isle escarpée
 et sans bord ,
 On n'y peut plus rentrer , dès-qu'on
 en est dehors.

Je ne connois rien de plus décourageant que cette maxime : Comment, on n'admettroit pas de pardon pour celui qui se repent ! En ce cas , il faut donc que le coupable reste toujours coupable : je ne me donne pas les airs de contrôler ce qui a été , et est généralement applaudi ; mais je dis , si c'est une vérité . [ce que je ne veux pas croire] il est nécessaire quelques fois de dissimuler ; mais pardon , je m'éloigne de mon sujet ; mon intention étoit de vous faire part du motif qui a accéléré mes démarches. Depuis mon retour en Angleterre , je vivois dans de perpétuels tourmens. La violence de ma passion pour la trop charmante

Sophia, me sollicitoit sans cesse de me rendre heureux par mon union avec elle. Une autre voix plus impérieuse, quoique moins séduisante, me crioit qu'un pareil mariage m'attireroit le blâme de ma famille, et les railleries du public. Cependant, je ne me décidais point, et le chagrin détruisoit ma santé. Ma dernière a pu vous pressentir sur mon cruel embarras. De cette indécision, il s'en est suivi, non pas une maladie réelle, mais un mal aise, un dégoût qui me minoit imperceptiblement. Ma tendre mère essaya tous les moyens possibles pour obtenir ma confiance. Dix fois je fus à l'instant d'un aveu, et toujours l'orgueil me ferma la bouche. Qu'est-ce donc que le cœur de l'homme? Je me serois vanté d'avoir séduit une jeune innocente, et je rougissois de confesser que sa main étoit nécessaire

à ma félicité. Mon dépérissement s'accrut en peu de semaines, au point que *milady Conway* exigea, au nom de sa tendresse, que je lui ouvrisse mon cœur. Je n'y résistai pas. Elle apprit tout. Dès qu'elle fut instruite, elle me blâma avec sa douceur ordinaire, de la conduite que j'avois observée vis-à-vis d'une demoiselle, sans autre protecteur que son innocence, et d'autre bien que sa vertu. — Depuis l'instant, me dit-elle, où votre oncle vous a laissé une fortune suffisante pour vivre avec agrément, et même avec splendeur, j'ai désiré que vous vous attachiez à une fille de qualité comme vous; mais dont la vertu et la douceur seroient la principale dot, espérant qu'elle vous feroit aisément revenir des erreurs de votre âge. Je ne suis point, mon fils vous le sçavez, une mère rigide et sévère; je n'exige

point que mes fils ayent la sagesse de Caton. J'irai plus loin, je crois qu'il est nécessaire qu'un homme ait en quelques défauts dans sa jeunesse. A mon idée, celui qui naît sans passion est plus que confondu dans le rang des êtres médiocres, qui n'obtiennent rien parce qu'ils ont un esprit qui n'est propre à rien. Combien de fois il m'est arrivé de desirer à votre frère un peu de ce goût du monde, et des plaisirs que vous aviez à profusion. Il vous falloit une femme belle, sage, estimable; et je la desirois peu ou point riche, votre fortune n'ayant nul besoin d'augmentation. J'ai peut-être tort; mais il me semble que la balance est plus égale, quand le bien vient tout entier du côté de l'homme; la femme alors s'efforce par sa tendresse et ses soins, de faire oublier son dénuement. J'aurois souhaité que

ma bru fût choisie dans une maison ancienne, et parmi nos compatriotes. L'amour ne m'a pas consulté; vous aimez, vous êtes aimé, la jeune personne est méritante puisque *milady Creven* s'en est chargée; sçachez au juste qui elle est, et d'avance je donne mon approbation à votre union avec elle, puisque vous m'assurez qu'elle fera votre bonheur. Je baisai la main de *milady Conway*, et sans donner à l'amour-propre le tems de faire seulement une réflexion, je me rendis chez *milord Creven*. Le motif de ma visite le surprit, et lui fit plaisir: cependant il m'observa que la jeune *Sophia* lui étoit aussi inconnue qu'à moi pour la naissance, et qu'il me conseilloit de faire prendre quelques informations au couvent où elle a été élevée, avant d'aller plus avant. Je lui répondis que c'étoit *Sophia* et non

pas ses parens que je voulois épouser ;
 et que quand elle seroit ma femme ,
 il seroit assez tems de s'informer. Il
 sourit de ma vivacité ; mais s'en tint
 à son opinion qui ne changea pas
 la mienne. Enfin , il me promit d'é-
 crire à sa femme pour lui faire part de
 ma proposition , et pour l'engager à
 obtenir mon pardon de *Sophia* , ainsi
 que la permission que j'aïlle la trou-
 ver pour lui offrir ma fortune et
 ma main. Quoique persuadé que cette
 réponse ne peut encore être arrivée ,
 j'ai déjà été dix fois chez *milord Creven*
 pour savoir s'il avoit eu des nouvelles.
 Voilà , mon aimable *marquis* , où en
 sont les affaires de mon cœur. J'avois
 résolu en commençant ma lettre , de
 vous parler de la dernière entrevue que
 j'ai eue avec *sir William-Astern*. La
 leçon fut d'un effet si efficace sur moi ,
 que peut-être elle eût pu vous causer

aussi quelque bien : car entre nous, mon ami, ceux qui m'auroient blâmé, n'auroient guères pu vous approuver; je n'ai jamais aimé à donner des avis, quoique toujours prêt à en recevoir. Cependant, permettez à mon amitié de vous dire qu'un voyage ne peut être agréable que lorsqu'on ne quitte pas la grande route; les chemins de détours sont toujours bourbeux; rarement ils nous conduisent au but, et quand après bien des peines nous y arrivons, que de tems de perdu! Adieu, cher *marquis*, ne doutez pas de mon inviolable attachement.

Edward CONWAY.

LETTRE LXVIII.

*De la right honorable Lady Creven
au right honorable Lord Creven.*

ANGLETERRE.

Du Bosky.

Lorsque ta lettre (*) m'est parvenue, mon cher *Charles*, j'étois dans une espèce de délire de joie causée par le recouvrement de la raison de ma sœur, et son heureuse convalescence. Je reviendrai tout-à-l'heure à ce que tu me marques : laisse-moi avant tout, te faire partager le bonheur que cet événement me cause. Ma *Fanny*, ma

(*) Lettre perdue ; on devine aisément le contenu.

tendre, mon aimable *Fanny* a reconnu sa sœur, son amie, son amant, je puis me servir de cette expression: car ils s'aiment, et seront bientôt unis. Par ma dernière, je t'annonçai de l'espoir; mais il étoit accompagné de craintes. Cependant, les assurances réitérées de l'honnête docteur, et l'air calme de *Lucy*, m'avoient beaucoup tranquilisée, et j'attendois l'évènement, non pas sans impatience. Quelques jours s'écoulèrent encore sans que la cruelle fièvre diminua. Ma pauvre sœur sembloit n'avoir plus que le souffle. Dans cet intervalle, le colonel *O'Relly* fut entièrement guéri de son rhume, et nous eûmes, *miss Fitz-Maurice* et moi, une longue conversation avec lui. Je suis si pressée d'arriver au fortuné dénouement que je ne te rendrai que la substance de ce que nous nous dîmes. Le colonel fut comblé de notre

confiance , ainsi que du bonheur qui attendoit son fils. Il applaudit à la délicatesse qu'*Andrew* avoit montrée , mais il blâma son obstination , et nous promit de lui faire comprendre , qu'une vertu poussée trop loin , pouvoit dégénérer en défaut. Dès le lendemain , nous nous aperçûmes que le jeune homme avoit cédé aux raisons de son père : il cessa de nous fuir , et sa tristesse , quoique subsistant toujours , ne portoit plus comme auparavant l'empreinte du désespoir. Le colonel et son fils retournèrent occuper leur appartement chez monsieur *Muller*. Une nuit que je ne pus me décider à quitter *Fanny* , la croyant plus mal que jamais , je résolus de me retirer en même tems que *Lucy* ; mais de revenir sur-le-champ pour la veiller avec *Nancy*. Vers les trois heures du matin , la jugeant endormie , je pris un livre pour empêcher

Le sommeil de me surprendre. Tout-à-coup je l'entends soupirer et s'agiter dans son lit ; je m'en approche , et ouvre les rideaux avec précaution. Juge , oh ! juge , si tu peux , de mon étonnement , de ma joie ! la chère malade me tend la main et me dit d'une voix foible : — Quoi ? c'est vous *Louisa* ? Je ne pouvois manquer de vous voir , je viens de rêver de vous. Je pris cette chère main dans les miennes , et la portai à ma bouche. Elle continua : — Que je suis aise de vous voir ; que vous êtes bonne d'être venue ; mais j'ai donc été bien malade , bien dangereusement malade , puisque vous avez entrepris ce voyage plutôt que vous ne me l'aviez annoncé ? Comment se porte *milord Creven* ? Avez-vous des nouvelles de *Charlotte* ? J'étois si transportée de l'entendre raisonner ainsi , que je ne songeois ni

à l'interrompre , ni même à répondre à ses questions. Il se fit un silence de quelques minutes , puis elle reprit : — Vous ne répondez pas , ma sœur : est-il donc arrivé quelque malheur ? Dites-moi , *Charles* est-il ici ? — Non , ma *Fanny* , non , ma bien aimée sœur , *lord Creven* n'est point avec moi ; mais il se porte bien , et il n'est arrivé aucun accident. — Je puis donc me livrer au plaisir de vous voir. Avez-vous vu *Lucy* , ma bonne , mon excellente amie ?..... Attendez que je me rappelle où je suis ; j'ai tant rêvé de choses cette nuit , que mon esprit en est tout troublé. Alors elle vit sa fidèle femme-de-chambre. — Ma chère *Nancy* , lui dit-elle , donne-moi quelques syrops à boire ; je suis extrêmement altérée. Nous lui donnâmes une potion calmante. En me parlant , elle se rendormit. J'embrassai

Nancy ; nous pleurâmes ensemble de plaisir : je me mourrois d'impatience d'apprendre cette bonne nouvelle à *Lucy* , à tout le monde. Le tems me paroissoit d'une longueur assommante. Enfin , je n'y pus tenir et me décidai à aller éveiller *Lucy* et *Sophia*. Il étoit cinq heures , l'une et l'autre me remercièrent de les faire participer plutôt au bonheur de cet événement. A huit heures , j'envoyai un exprès au docteur , et le chargeai de communiquer ma lettre au colonel et à son fils. En moins de deux heures , ils arrivèrent tous les trois au *Bosky*. Nous étions alors toutes près de *Fanny*. Elle avoit reconnu et embrassé *miss Fitz-Maurice*. Je lui avois présenté *Sophia* , à qui elle avoit dit beaucoup de choses agréables. Lorsque monsieur *Muller* entra , elle me demanda ce que ce monsieur vouloit , et qui il étoit.

— C'est votre médecin. — J'ai donc été bien long-tems malade ? Nous nous regardions sans savoir que répondre. Le docteur prit la parole : votre fièvre, *miss Bromley*, a au moins duré huit jours ; mais il n'en est presque plus question, dit-il, en tâtant son pouls. Il faut encore un peu de tranquillité ; un trop grand nombre de personnes peuvent embarrasser sa tête, ajouta-t-il tout bas ; ne soyez qu'une près d'elle. Tout le monde sortit, excepté moi. Alors ses questions recommencèrent. Il y en avoit une que je vis bien qu'elle se mourroit d'envie de me faire ; mais elle ne l'osoit pas. Je la devinai. — A - propos, *Fanny*, lui dis-je en souriant, j'ai vu le *beau jeune homme*. Elle rougit. — Certainement, *Nancy* s'y connoit ; il mérite bien l'épithète. — Il est donc revenu enfin, dit-elle tout bas. Il est

bien singulier qu'il n'ait voulu être d'aucune des fêtes données pour le mariage d'*Eléonore*. Ceci me fit comprendre qu'elle se croyoit toujours à *Flaesant-Sight*; et je n'eus garde de la désabuser. — Monsieur *Williamson* le père est venu avec son fils. — Quoi? reprit-elle avec plus de vivacité que je n'en attendois de son état, le père d'*Andrew* est ici? — Oui, mon amie, il est avec nous depuis quelques jours. Elle réfléchit un instant, puis continua: — Avez-vous vue *mistress Butler*, *Louisa*? — Elle étoit partie lorsque j'arrivai. — Cela est extraordinaire; elle devoit encore rester trois semaines ou un mois. Comme je craignois que cette conversation ne ramena dans son esprit des idées désagréables, je changeai de sujet; mais elle y revenoit toujours, et je commençois à être

fort embarrassée , lorsque le docteur
 rentra : il fut étonné de la fermeté,
 et de la force de la voix de la malade.
 Il lui tâta encore le pouls , et l'assura
 que si elle restoit bien tranquille , dans
 trois jours elle pourroit se lever quel-
 ques heures , et que dans huit jours
 il répondoit de son entière guérison.
 Je la vis sourire en apprenant cette
 bonne nouvelle. Je demandai à mon-
 sieur *Muller* qui il avoit laissé dans
 le salon ? — Messieurs *Williamson*
 père et fils , et ces dames. J'espère ,
 dit *Fanny* , que nos aimables voisins,
 monsieur *Kellermann* et sa fille , se
 portent bien ? — A merveille , ma
 sœur ; mais *doctor* n'êtes-vous pas
 d'avis que *Fanny* prenne quelque cho-
 se ? — Je demande , répondit - il ,
 encore vingt-quatre heures de diète.
 Vous sentez-vous un peu d'appetit ,
miss Bromley ? — Mais il me semble

que je mangerois avec plaisir ; cependant je puis attendre , puisque vous pensez que cela sera mieux. Elle desira qu'on fit appeller *Lucy*. — Je le veux bien , reprit monsieur *Muller* ; mais promettez - moi de ne pas parler : la moindre agitation retarderoit votre convalescence. Elle le promit , et *miss Fitz-Maurice* vint. *Andrew* paroissoit être possédé de la maladie qui venoit de quitter ma sœur. La joie le faisoit entièrement déraisonner. Au bout des trois jours annoncés par le docteur , nous levâmes notre chère malade. Elle fut deux heures et demie dans un fauteuil. Oh , mon dieu ! mon cher *Charles* , quel ravage cette cruelle fièvre a fait chez elle ; sa maigreur me faisoit verser des larmes , cependant elle étoit toujours belle , intéressante : les huit jours expirent demain , et le pronostic du *Doctor* s'accomplira ; car *Fanny* a

visiblement recouvert ses forces : ses couleurs commencent à reparoître ; enfin la voilà dans sa convalescence. Ah ! j'oublois la scène la plus intéressante. Hier, vers les trois heures de l'après-midi, ma sœur étoit levée et avoit fait quelques tours dans la chambre appuyée sur le bras de *Sophia*. *Lucy* m'avoit proposé de nous promener une heure avant le dîner ; le colonel étoit avec nous ; *Andrew*, qui nous tourmentoit depuis deux jours pour lui laisser voir *Fanny*, ce que le *Doctor* n'avoit pas encore voulu permettre, profita de notre absence, et se glissa furtivement dans la chambre de ma sœur ; elle étoit alors assise, le dos tourné vers la porte : *Sophia* et *Nancy* le virent et ne dirent rien, il s'approcha sur la pointe du pied, et osoit à peine respirer. *Sophia* qui craignit l'effet de la surprise, dit à *Fanny* : — Ma bonne amie, j'ai

une grace à vous demander : monsieur
Williamson desire ardemment de vous
 voir; permettez-lui d'entrer un moment.
 Elle rougit, et dit doucement : —
Lucy pourra l'amener demain. —
 Demain, c'est bien long, reprit *So-*
phia, accordez qu'il vous voye au-
 jourd'hui, en cet instant : je vous le
 demande en grace, dit-elle, en joi-
 guant les mains. — Vous êtes bien
 folle, ma bonne amie ; mais vous
 paraissez le souhaiter si vivement,
 que je donne mon consentement. *An-*
drew s'étoit retiré vers la porte ; il
 l'ouvrit alors, et comme s'il n'eût
 fait que d'arriver, il demanda si la
 grace étoit accordée. — Entrez, en-
 trez dit *Sophia*, ma bonne amie le per-
 met. Il s'approcha et mit un genou en
 terre. *Fanny* lui tendit sa main, qu'il
 baisa sans mot dire. — Est-ce que vous
 avez aussi été malade, monsieur

Williamson ? vous me paraissez bien pâle. — Je n'ai eu qu'une légère incommodité, répondit-il; mais je suis entièrement rétabli, et jamais je ne me suis trouvé mieux. *Fanny* le fit lever, et asseoir à côté d'elle. — On m'a dit, monsieur *Williamson*, que votre père étoit ici. Compte-t-il y rester quelques tems? je serois bien aise d'avoir le plaisir de le voir. — Son plus grand desir est de présenter son hommage à *miss Bromley*. — Vous avez été bien long - tems absent? *Lucy* m'avoit laissé seule, et je suis alors tombée malade. Dites-moi, *miss Fitz-Maurice* étoit-elle revenue avant votre retour? Votre amie est arrivée à *Plaesant-Sight* avant moi. Elle alloit sans-doute continuer ses questions, lorsque nous entrâmes; *Nancy* étoit accourue pour nous avertir qu'*Andrew* étoit avec *Fanny*. Le colonel nous

prit de le présenter à ma sœur. Elle lui fit l'accueil le plus flatteur ; et jamais son esprit ne me parut plus libre et plus vif. La crainte de trop la fatiguer pour une première fois , me fit abrégger notre visite. En la quittant , le jeune *O'Relly* la regarda ; en ce moment leurs yeux se rencontrèrent à la grande confusion de l'une , et au grand contentement de l'autre. — Ils s'aiment , dis-je à *Lucy*. — Je le savois bien , me répondit-elle. — Ils sont bien heureux , dit en soupirant *Sophia* ; qui nous avoit suivis et entendus. Je la fixai ; elle rougit. Je crus l'instant propice pour traiter l'objet de ta lettre ; en conséquence , je laissai nos amies dans le sallon ; et prennant *Sophia* par le bras , je la conduisis dans ma chambre ; je la fis asseoir , et me plaçai à côté d'elle. — Lorsqu'on soupire en parlant du bonheur des autres ,

ma

ma charmante amie , lui dis-je , c'est une preuve certaine qu'on est pas heureux soi-même. — En vérité *milady* , ce mot qui m'est échappé ne mérite pas l'attention de votre *lady Ship*. Je n'ai remarqué le mot que parce qu'il étoit accompagné d'un soupir. — Ai-je donc soupiré ? c'est bien je vous le jure sans le vouloir. — Je le crois , et c'est une raison de plus pour que je m'en afflige. — Vous affliger , *milady* ! et pourquoi ? — Je l'ai déjà dit , parce qu'il annonce que vous n'êtes pas heureuse. — La remarque n'est pas toujours juste , *milady*. — Mais elle l'est dans cette circonstance. — Votre *lady Ship* pourroit penser que... — Que vous n'êtes point heureuse ; je le répète , oui *Sophia* , je le pense : mon amie , vous n'avez pas de confiance en moi. — Oh , *milady* ! ce reproche me peine. — Il est juste ,

vous ne m'aimez pas. — Grand dieu! vous me regardez donc comme un monstre! Moi ne pas aimer, ne pas révé-
rer celle à qui je dois plus que la vie! *Milady*, vous ne pouvez croire ce que vous venez de dire. Dites, oh! dites que vous ne le croyez pas. L'aimable enfant s'étoit jetée à mes genoux, et elle pleuroit amèrement. — Relevez-vous *Sophia*: ma fille, mon amie, ne vous affligez pas ainsi; j'ai eu tort de douter de votre amitié; je ne devois me plaindre que de votre peu de confiance. --- En quoi, et comment ai-je manqué de confiance, adorable *milady*? Faites-moi connoître ma faute; car je vous proteste qu'elle fût aussi involontaire qu'elle m'est dans ce moment inconnue. --- *Sophia*, je vais m'expliquer: vous avez des chagrins secrets. -- J'avoue que quand il m'arrive de penser à l'obscurité de ma naissance,

je ne puis me défendre d'une espèce de douleur , que sûrement votre *lady Ship* ne blâmera pas. Je songe aussi souvent à l'ingratitude avec laquelle j'ai payé les soins et la tendresse de la respectable abbesse qui m'a élevé. Lorsque je la quittai , je crus suivre un époux , et que bientôt j'obtiendrois mon pardon de celle qui m'avoit servi de mère. Quand *milady* consentit à me recevoir, je m'opposois à ce qu'aucunes démarches fussent faites près de l'abbesse. Je connoissois trop combien elle avoit d'éloignement pour votre nation , pour espérer qu'elle me laisseroit entre vos mains ; et le tendre attachement que j'avois pris , dès le premier instant pour votre *lady Ship* , ne me fit entrevoir qu'avec chagrin une éternelle séparation. Plusieurs fois j'ai eu le desir d'écrire à une dame qui fut de tout tems , m'a-t-on dit ,

l'amie de cœur de feu ma mère, et avec laquelle j'étois en commerce de lettres ; mais elle s'est aussi toujours fortement déclarée contre les Anglois. Je ne pouvois donc espérer d'être approuvée par elle. Toutes ces circonstances peuvent jeter de tems en tems quelques nuages sur mon esprit ; désormais je tâcherai de me veiller de façon qu'ils ne paroissent pas. C'est le moins que je puisse faire pour mon aimable et généreuse bienfaitrice. Je la baisai tendrement. --- Ma charmante amie, vous ne me devez rien ; le peu que j'ai fait est plus que payé par les douceurs de votre agréable société ; mais ma *Sophia*, nous sommes sorties de notre thèse ; je desirois avoir votre confiance : n'avez - vous donc aucun secret de cœur à déposer dans le sein de votre amie ? -- Aucun que je sache, *milady*. --- Vous avez

passé bien légèrement sur le motif de votre sortie du couvent : celui qui fut la cause de cette démarche est-il donc entièrement chassé de votre souvenir... Vous rougissez, *Sophia*, vous baissez les yeux ; dois-je interpréter cela comme une réponse ? -- J'avouerai à votre *lady Ship*, dit-elle en bégayant, que... quelquefois... j'ai pensé... qu'il avoit été bien coupable, et bien... barbare. --- S'il se repentoit, mon amie, seriez vous inflexible ? Il n'est point d'homme parfait. --- Il en est peu qui aient jamais été capables d'une pareille bassesse. Abuser de ma bonne fois pour me faire tomber dans un piège que sa méchanceté avoit tendu ! C'est un monstre. --- Il vous aimoit, n'est-ce pas *Sophia* ? --- Il le disoit ; mais il ne m'a prouvé que du mépris. Alors je tirerai ta lettre de ma poche, et la donne

à lire à ma jeune amie ; et afin de lui donner le tems de réfléchir sur les expressions de *Conway* , que tu as rendues mot à mot , je suis sortie de ma chambre , et ai rejoint la compagnie. *Sophia* ne reparut que deux heures après ; elle avoit les yeux rouges ; mais je ne lui trouvai pas l'air triste ; elle s'approcha de moi , et me rendit ta lettre. Je ne voulus pas l'embarrasser par un regard questionneur ; ainsi j'évitai de rencontrer ses yeux. Ce matin , après le déjeuner , je lui proposai un tour de promenade. --- Eh bien , *Sophia* ! que pensez-vous du repentir de monsieur *Conway* ? --- Je pense , *milady* , qu'il ne seroit ni sage , ni prudent d'y compter. --- Vous êtes bien rigoureuse , mon amie. --- Permettez , *milady* , que je fasse une question à votre *lady Ship* : supposons d'abord que vous êtes , *Sophia* ,

une orpheline sans bien et sans nais-
 sance. Dites du fond de votre cœur ,
 croiriez-vous à quelques mots vagues
 prononcés par celui qui auroit voulu
 vous ravir le premier bien de toutes
 les femmes , et le seul que vous pos-
 sédiez ? ----- Ses propositions sont
 honorables ; je ne vois rien de vague
 dans ces mots. --- Pardon , *milady* ,
 mais vous ne répondez pas à ma ques-
 tion. --- Oui , *Sophia* , j'y croirai ,
 parce que je pense qu'il n'est pas d'être
 assez scélérat pour avouer de grandes
 fautes dans l'intention d'en commettre
 de plus grandes encore. --- En ce cas
 mes réflexions ne sont pas justes ;
 cependant je m'étois imaginée qu'un
 méchant ne pouvoit pas devenir bon
 dans si peu de tems. --- Je ne dis pas
 que ce soient des exemples fréquents ;
 mais j'en admetts la possibilité. Ce
 dernier cas posé , pourquoi ne croi-

rions-nous pas que monsieur *Conway*
 en est un. J'ai encore une raison pour
 me ranger de son parti, c'est l'intérêt
 que *milord Creven* y prend: s'il n'étoit
 sûr de la sincérité du jeune homme,
 il ne se seroit pas chargé de la né-
 gociation.... Votre silence, *Sophia*,
 prouveroit presque que j'ai réussi à
 vous persuader. ---- Du moins avez-
 vous affoibli les raisons que je croyois
 avoir de faire éternellement monsieur
Conway. ---- Je ne ferai donc rien
 qui vous déplaie, en écrivant à mon
 mari, qu'il peut lui accorder la per-
 mission de venir en *Irlande*. ---- Je
 m'en rapporte entièrement à la sage
 prudence de *milord Creven*, et de
 sa respectable moitié. Je n'ajoute rien
 à cette conversation dont tu peux,
 si tu le crois convenable, faire la
 lecture à monsieur *Conway*. Ta santé,

(129)

mon bien aimé *Charles*, me semble
si bonne à-présent, que je ne crains
pas de commettre une indiscretion en
te témoignant le desir que tu accom-
pagnes le converti. *Fanny* ne peut être
en état de voyager avant deux mois.
Qu'ils me paroîtront longs en ton
absence ! Viens, mon amie, recevoir
de nouvelles assurances du tendre et
éternel attachement de ta

Louisa CREVEN.



LETTRE LXIX.

*Du right honorable Lord Creven à la
right honorable Lady Creven.*

IRLANDE.

De Berkley-Square.

Tu m'annonces une si bonne nouvelle, relativement à la guérison de *Fanny*, mon aimable femme, que je me croirois coupable de ne pas user de représailles. Tu vas être bien contente, ah! que ne suis-je le porteur de ma lettre! Quel bon baiser je recevrais de la jolie bouche de ma *Louisa*! sans compter ceux qui me seroient donnés par *Fanny*, *miss Fitz-Maurice*, etc.... Mais je ne m'apperçois pas que j'excite ta curiosité sans la

satisfaire. Je lis d'ici l'impatience dans
tes deux beaux grands yeux. Tu mur-
mures , tu frappes du pied ; eh bien !
j'ai tort , tort. Non pas s'il vous plaît ,
point d'injustice , et c'en est une de
condamner les gens avant de connoître
leur motif. Voici le mien : je connois
la sensibilité de ma charmante amie ,
et je sçais qu'un grand bonheur , ap-
pris sans précaution , peut causer au-
tant de mal à un être délicat , que
l'annonce d'un malheur. J'ai donc dû
ménager ma *Louisa* , je l'ai fait ; la
révolution ne sera pas forte. Te voilà
préparée ; et si tu me boudes , un
mot va nous raccommoier. *Charlotta*
est retrouvée , et dans cet instant
même , elle est aussi occupée à t'écrire
pour te faire les détails de tout ce qui
lui est arrivé , depuis le moment où elle
a disparu. Étonnante fille , toutes ses
fautes viennent d'un excès de vertu ;

je pourrois aussi dire d'un peu de manque de confiance. Si elle avoit consulté sa mère ou sa sœur, elle se seroit épargnée et à ses amis de grands chagrins ; mais nous devons nous interdire les reproches. D'abord, parce qu'il est insensé d'en faire quand le mal est sans remède ; et puis, la pauvre enfant les a plus qu'expiés par tout ce qu'elle a souffert. Mardi dernier je fus à l'Opéra ; mais il ne m'a pas été possible de rester jusqu'à la fin. Contre l'ordinaire de cette année, il y avoit un monde infini ; la salle qui est horriblement petite (*), étoit d'une chaleur insupportable, et me donna un mal de tête fou. Je sortis

(*) C'étoit la salle d'*Hay-Market*.

avant le ballet , et vint directement chez moi. En entrant , on me dit qu'il y avoit une dame dans le salon , qui attendoit mon retour depuis sept heures. Je demandai qui c'étoit ; personne ne put me satisfaire , la dame ayant un chapeau qui lui cachoit entièrement la figure. Elle étoit arrivée en chaise de poste , et avoit demandé à parler à *lady Creven*. Ton absence parut la consterner. --- *Milord Creven* n'est sûrement pas en ville ? --- Pardonnez-moi , *madame* , mais il est sorti. --- Voulez-vous me permettre de l'attendre ? --- Très volontiers. Elle paya son postillon , et entra. *William* la conduisit dans le salon. Vers les neuf heures , il vint lui demander si elle vouloit prendre quelque chose : elle répondit qu'elle n'avoit besoin de rien. Elle avoit son mouchoir à la main , et paroissoit pleurer. Ne devinant pas

qui ce pouvoit-être , j'entrai , la dame se leva ; et sans me parler se mit à sanglotter. Je m'en approchai par un mouvement de sensibilité , et lui prenant la main , je la reconduisis à son siège , je la priai de se calmer , et de me dire en quoi je pourrois être assez heureux pour la servir. Ses larmes continuèrent à couler , et je n'obtins pas de réponse. Ne voulant pas la tourmenter , je pris le parti d'attendre en silence que sa douleur lui permit de s'expliquer. J'avois les yeux fixés sur elle , et je cherchois à démêler si elle m'étoit entièrement inconnue. Dans un mouvement qu'elle fit , un rayon de lumière porta sur son visage ; alors je m'élançai vers elle , et la prenant dans mes bras , je m'écriai : cruelle *Charlotte* ! voulez-vous donc éternellement vous cacher aux yeux de vos amis ? L'aimable enfant me pressa

contre son cœur. --- Pardonnez-moi, mon cher *Charles*, pardonnez-moi. Oh ! si j'ai eu des torts, combien j'en ai été puni. Vous m'avez tous surement blâmée, accusée : j'ai dû paroître une ingrate, un monstre ; et ma mère continua-t-elle avec l'accent du désespoir, ma respectable mère sera morte avec l'idée horrible que sa fille étoit indigne d'elle ! Voilà, voilà, ce qui troublera sans cesse les restes de ma triste existence. --- Votre mère ne vous a jamais accusée ; ne connoissoit-elle pas le cœur et les sentimens de sa *Charlotte* ! Elle est morte en bénissant tous ses enfans. --- Consolante pensée, je ne fus donc jamais maudite par les miens ! -- Ils vous ont souvent plaint. --- Oh ! j'ai mérité d'en être blâmée ; j'ai agi comme une insensée : cependant je ne fus jamais coupable : vous saurez tout ; mais ne tardez pas

à me donner des nouvelles de mes sœurs. Où est *Louisa*? -- En *Irlande*, près de *Fanny*, qui a été bien malade. Il étoit tard; *Charlotte* paroissoit fatiguée; je l'engageai à remettre nos mutuelles explications au lendemain, et à aller prendre le repos dont elle avoit besoin. Je sonnai le laquais, qui vint recevoir les ordres, et reconnut *Charlotte* qui avoit ôté son chapeau. Il fit un cri mêlé de surprise et de plaisir. Je lui dis de faire préparer un appartement pour *Miss Bromley*. En moins d'une minute, toute la maison retentit d'exclamation de joie; tous les domestiques demandèrent la permission d'entrer. Les uns baisoient la robe de *Charlotte*, les autres ses mains. Tous disoient ensemble: notre bonne maîtresse est retrouvée, dieu soit béni! -- Et moi donc, dit le vieux portier qui étoit presque fâché d'avoir laissé entrer la dame; ah!

si j'eusse su que c'étoit *Miss Bromley*! Qu'auriez-vous fait Thomas, lui demandois-je? Oh! *please your honour*, [que votre honneur me permette] j'aurois eu la gloire et le bonheur d'annoncer son arrivée à tous mes camarades : voyez *Milord*, comme *William* est fier d'avoir été le premier à la voir. L'attachement et la fidélité de ce vieux serviteur, [qui comme tu sais, est depuis cinquante ans au service des *Bromley*,] m'ont fait répandre des larmes. La reconnaissance en faisoit verser à *Charlotte*. Elle leur prit à tous les mains, et leur promit de ne jamais les quitter. *Huzza!* *huzza!* [cri de joie!] s'écrièrent-ils tous deux d'une voix unanime. Leur joie bruyante pouvoit faire mal à *Charlotte*, je lui conseillai de passer dans sa chambre. Elle distribua six guinées aux gens, et me souhaita le bon soir. Comme elle étoit arrivée sans femme-

de-chambre, les trois femmes se disputoient pour avoir la préférence. Je n'ai besoin d'aucune ce soir, leur dit-elle; et demain, je prierai *Mistress Beens* de faire venir sa nièce : si elle n'est pas en service, je la prendrai avec plaisir. -- Non, elle n'y est pas, dit la bonne *kouse-keeper*. [femme-de-charge] ; mais dût-elle être chez la reine, elle la quitteroit pour appartenir à la meilleure de toutes les maîtresses. La veille, *Wilson* lui demanda des nouvelles de *Betty*. Elle répondit qu'elle étoit établie, et entra dans son appartement. Le lendemain, ne la voyant pas sur les neuf heures, j'envoyai *mistress Beens* s'informer de sa santé. Elle me fit dire qu'ayant peu dormi la nuit, elle me prioit de permettre qu'elle ne descendit pas pour déjeuner. A trois heures la femme de charge vint d'un air effrayé, me dire que sa jeune

maîtresse avoit une grande fièvre. Je montai chez elle ; je la trouvai très-rouge , et brûlante. J'envoyai chercher un médecin qui me tranquillisa en m'assurant que ce n'étoit qu'une fièvre de fatigue ; et que dans deux jours il n'y paroîtroit plus. Il ordonna des calmans ; et le sur-lendemain qui étoit hier , elle fut entièrement rétablie. Il fallut que je commençasse à lui raconter tout ce qui s'étoit passé depuis son départ. La catastrophe de la mort de *milady Bromley* , et les malheurs arrivés à *Fanny* , excitèrent ses larmes. Il sembloit qu'elle avoit été cause de tous ces accidens. ---- C'est ma fuite , disoit-elle , qui a conduit ma mère au tombeau ! Et si j'eusse été trouver ma sœur , ma prévoyante tendresse auroit empêché qu'elle ne devînt la victime de la méchanceté. [Entre nous , *Louisa* , cela est un peu vrai ,

quoique je me sois bien gardé d'en convenir]. Sitôt que j'eus cessé , elle commença ; et comme ces détails sont le sujet de la lettre qu'elle t'écrit , je ne te les répéterai pas ici.

Conway , à qui , suivant tes avis , j'ai lu les articles de ta lettre qui le concernent , m'a sauté au col , et embrassé de si bon cœur que j'ai cru que j'avois quelque ressemblance avec le joli visage de *Sophia*. La question que je lui en ai faite , apparemment a détruit le prestige : car , alors il s'est contenté de manifester sa joie par des mots si extravagans , que je craignois qu'il ne fût entendu par d'autres qui , ne connoissant pas la cause , auroient trouvé l'effet très-ridicule. A la fin pourtant , il a recouvré un peu de tranquillité ; car le délire des amans a heureusement quelques intervalles de raison. Alors nous

avons parlé de sang - froid , et voici ce qui a été statué avec la permission de ma belle-sœur : mercredi prochain, nous monterons en berline, *Charlotte*, sa nouvelle femme-de-chambre, *Conway*, et ton serviteur ; *William John* et un domestique de *Conway*, suivrons. Devine où est le but de notre voyage..... méchante, tu as l'air de chercher. Eh bien ! *milady*, vous avez raison d'être incertaine ; c'est à *Brightemstone* que nous irons..... Le crois-tu ? As tu donc oublié qu'il y a dans un joli petit endroit qu'on appelle *Bosky*, un aimant qui attire à lui tous les desirs et toutes les pensées de

Charles CREVEN.

P. S. Charlotte a conservé une teinte de tristesse ; j'espère que la

H 5

vue de ses aimables sœurs lui rendra
sa première gaieté.

LETTRE LXX.

*De l'honorable Edmund Sandish à sir
Richard Barry.*

IRLANDE.

De W.....

IL faut avouer, mon cher *Richard*,
que je suis le plus malheureux des
êtres qui respirent. Je t'écrivis la veille
de notre départ de *Down-Hill*. Mon
oncle étoit parfaitement bien lorsque
nous montâmes en voiture. Son ex-
trême bonté sembla lui faire une loi de
ne m'entretenir que du bonheur, dont
j'allois jouir en obtenant la main de
l'adorable *Bromley*. Nul obstacle, nulle

difficulté ne s'offroit à ses yeux. Je passois la journée dans l'anticipation de toutes les félicités. Vers le soir , le *Duke* se plaignit d'une douleur vive dans son pied droit ; elle augmenta tellement que je le suppliai de descendre dans la première auberge que nous rencontrâmes. Il s'y opposa tant qu'il put , mais à la fin , son mal et mes instances prévalurent. Il se mit au lit , et je restai à ses cotés. Sur les minuit , la goutte entreprit ses deux pieds et ses deux jambes ; je fis mettre un lit à coté du sien , sur lequel je me jettai tout habillé. L'infortuné faisoit des cris horribles que la douleur lui arrachoit : j'envoyois chercher le meilleur médecin de la petite ville , où nous étions : il prononça que sa *grace* étoit entièrement hors d'état de continuer sa route , et ordonna des remèdes. Mon oncle fut désolé

De cet accident, moins à cause des maux qu'il éprouvoit, que parce qu'il sentoit que ce retard me donnoit la mort. Il insista pour que je me rendisse seul à *Londres*. Si j'y eusse consenti, je n'aurois pas été digne de son amitié. Enfin *Barry*, cette cruelle maladie est dans sa plus grande force, et voila huit mortels jours que nous sommes ici. Mon chagrin est d'autant plus affreux, qu'il faut que je le cache à mon respectable oncle. J'affecte de la tranquillité, quand je suis rongé d'inquiétudes. Un pressentiment que je ne puis surmonter, ne cesse de me répéter : tu ne la reverras plus ; elle est perdue pour toi, perdue pour toujours. Malheureux que je suis de n'avoir pas saisi l'occasion qui s'est présentée ! Elle étoit là : mes yeux erroient sur sa charmante, toujours charmante personne, Son embarras

étoit visible , je le pris pour le signe
 d'une conscience agitée par ses propres
 reproches. J'en voulois à mon cœur ,
 qui par ses battemens précipités sem-
 bloit me dire : vole à ses pieds. Une
 voix que je crus être celle de la raison ,
 c'étoit celle de l'impérieuse injustice ,
 me répétoit : fuis , fuis , le serpent est
 caché sous les fleurs. Prends garde : tu
 en as déjà senti la piqure. Grand dieu !
 j'ai pu la condamner même en la voyant.
 Je ne mérite pas d'en obtenir mon
 pardon. Oserois-je , aurois je la force
 de le demander en ce moment ? Sa *grace*
 goûte un sommeil assez tranquille ;
 je profite de cet instant pour te mettre
 au fait du sujet de ma dernière lettre
 et de celle-ci. Un matin , monsieur
Butler le beau frère de ta femme arriva
 à *Down-Hill* , et sous un prétexte
 assez léger , m'engagea à retourner

(146)

avec lui à *Paradise-Park* (*).....

.....
.....

Adieu mon ami , plains et aime

Edmund SANDISH.

(*) *Mistress Butler* a fait les détails suivans dans la lettre soixante-cinquième , écrite à *milady Barry* sa sœur.



LETTRE LXXI.

*De miss Charlotte Bromley à la
right honorable lady Creven sa sœur.*

IRLANDE.

De Londres.

RECONNOITREZ-VOUS à ma bien-aimée
Louisa, les caractères de votre si long-
tems égarée sœur. Ma bonne, ma bien
bonne amie, ne rougissez pas de moi.
Je fus une folle, une étourdie; mais
jamais je ne m'écartai des sentimens
d'honneur et de vertu que nous incul-
qua la plus respectable et la meilleure
des mères. Hélas! tous mes torts ont
pris naissance dans la crainte seule
de lui causer des chagrins: c'est une
prévoyance outrée qui m'a fait paroître

ingrate , légère et même dénaturée :
Sans la méchanceté du plus abominable
des hommes , il y a long-tems bien
long-tems que les motifs de ma con-
duite seroient éclaircis. Le monstre
s'est fait un jeu..... mais le ciel s'est
chargé de ma vengeance. Hélas ! elle
a été plus forte que je ne l'aurois
desiré. Infortuné *Astern* , ta mort
prématurée doit faire trembler tes
pareils ! Je vous écrivis plusieurs
lettres qui auroient mis fin à vos in-
quiétudes et à mes tourmens , si elles
vous fussent parvenues ; mais hélas !
je fus trompée en même-tems par un
homme qui m'avoit inspiré de la con-
fiance , et une fille que je croyois
m'être dévouée. Je ne puis douter du
soin qu'ils ont pris l'un et l'autre ,
d'intercepter tout ce qui pouvoit faire
connoître le lieu où j'étois , et ma
douloureuse situation. Je dois donc

pour répandre plus de clarté dans mon récit , le reprendre au tems où je quittai la maison maternelle (*).

 J'avois consenti ,
 oui *Louisa* , j'avois consenti à mon malheur éternel ; j'allois devenir la femme d'un homme sans honneur ni principes. En quittant ma chambre , un papier sortit de sa poche ; je m'en aperçus , et le rappellai pour le lui rendre ; heureusement il ne m'entendit pas. Un mouvement de curiosité que les circonstances rendoient excusable , me porta à jeter les yeux dessus la suscription ; [c'étoit une lettre adressée à *sir William-Astern*].

(*) Détails faits dans les lettres *XXIV* et *XXX* , de *miss Charlotte Bromley* à la *right honorable lady Creven* , sa sœur.

Un morceau en étoit déchiré , et
laissoit l'écriture à découvert ; mon
nom me frappa : ce n'étoit pas le
cas de pousser la délicatesse trop loin,
je me hâte de lire : ô mon dieu ,
quelle trame de noirceurs , de trom-
peries , de méchancetés ! C'étoit un
ami d'*Astern* qui lui écrivoit , il le
félicitoit sur les succès de ses strata-
gèmes , il plaisantoit sur ma bonne-
foi et ma crédulité , se réjouissoit
d'avance de mon désespoir , en ap-
prennant que j'étois dupée par deux
êtres que j'estimois, etc.... Épouvantée
d'une scélératesse à laquelle je n'aurois
donné nulle croyance , s'il avoit été
possible de douter après d'aussi fortes
preuves , un cri d'horreur m'échappa.
Betty accourut , j'eus la présence
d'esprit d'agir comme on m'en avoit
donné l'exemple ; je dissimulois le
véritable sujet de mon agitation sous

le prétexte d'un étourdissement subit : cette raison en fut une pour desirer du repos. Je me jettai sur mon lit ; *Betty* me laissa seule : alors je m'occupai des moyens d'éviter le sort qui m'attendoit. A l'arrivée de *sir William*, je pouvois refuser de devenir sa femme ; mais j'étois sa prisonnière , je ne pouvois me dissimuler que j'avois tout à craindre d'un caractère aussi entreprenant et aussi peu délicat. Que faire pour me tirer de ses affreuses mains. Je devois me défier autant de *Betty* qui, d'après la lettre de l'ami d'*Astern*, ne m'inspiroit que de l'horreur. Deux heures se passèrent à penser , hélas ! sans avoir rien décidé. J'étois absorbée dans mes réflexions , lorsque j'entendis la voix de plusieurs personnes qui passoient dans le corridor : c'étoit des voyageurs qui entroient dans une chambre près de la mienne,

Inspirée par je ne sçais quel pressentiment, je me lève et cours à ma porte ; je l'ouvre doucement ; un domestique passe avec une bouteille de vin à la main ; je rentre pour n'en être pas vue ; puis, j'avance encore ; le même domestique reparoit sortant de l'appartement de ses maîtres. Presque sans savoir ce que je fais, je vais à lui, saisis sa main et le conduis dans ma chambre. Il parut surpris ; mais je démêlois dans ses yeux qu'il ne soupçonnoit d'autres motifs que ma curiosité, relativement à ses maîtres. Cet homme avoit une de ces heureuses figures qui dès la première vue, inspirent la confiance et l'estime ; je me jettai à ses pieds : — Sauvez-moi, lui dis-je, en joignant les mains, oh ! sauvez-moi : si vous avez une femme, une sœur, une mère, c'est en leur nom que je vous supplie de

me secourir, de me protéger, de me sauver. Il me releva, en m'assurant que je n'avois qu'à lui dire comment il pouvoit me servir, et qu'il se feroit un plaisir d'exécuter mes ordres. — Voilà la moitié de ce que je possède, ajoutai-je, en lui présentant quinze *guinées*, trouvez les moyens de me tirer d'ici avant demain, et dites-moi par qui, et où je puis vous faire remettre cent autres *guinées* dans deux mois. Alors je lui fis en peu de mots les détails de ma situation, il m'écouta avec attention, réfléchit quelques minutes. J'avois toujours ma main levée vers lui et insistois pour lui faire prendre les quinze *guinées*. — Je ne puis, *madame*, me dit-il, recevoir votre argent; il n'est pas dans mes principes de me faire payer pour servir mon prochain, quand je le puis. Je desire vous tirer du mauvais pas

e fa
ars n
sur
saint
s qu
n m
ains
ni pr
lécl

où vous êtes , je ne sçais pas encore comment je m'y prendrai ; mais à moins que la chose ne soit impossible , j'y réussirai. Je vous quitte pour éviter les soupçons : à tout évènement laissez votre porte ouverte cette nuit. Il se disposoit à sortir , mais il vit dans mon regard un mouvement de crainte : — Soyez sans inquiétude , *madame* , votre secret est aussi en sûreté , que s'il n'étoit pas sorti de votre sein. Dès que je fus seule je sonnai , *Betty* vint ; je demandai du thé ; et me couchai de bonne heure. Quand j'entendis que l'anberge étoit tranquille , et que je me fus assuré que *Betty* dormoit , je m'habillai et ouvris doucement ma porte. Vers les deux heures du matin , mon libérateur parut : suivez moi , me dit-il bien bas. J'avois eu soin de laisser sur ma table un paquet cacheté à l'adresse de *sir*

William-Astern, dans lequel j'avois inséré la lettre de son ami et deux ou trois lignes pour lui : je n'emportai avec moi que mes trente *guinées*. Mon honnête conducteur me mena en silence à travers la cour ; puis il me fit entrer dans sa chambre qui étoit au rez-de-chaussée. Sa fenêtre étoit ouverte, il sauta dans la rue, me tendit les bras ; je m'élançai, et je me trouvai en liberté de fuir. Je lui présentai encore les quinze *guinées*, lui proposant d'en ajouter dix autres : il pensa se fâcher. Je lui demandai son nom, et ceux de ses maîtres ; il refusa de me satisfaire, pointa du doigt le chemin que je devois prendre, m'engagea à m'éloigner le plus promptement qu'il me seroit possible ; remonta sur la fenêtre, et me souhaita un bon voyage. Je suivis sa direction et me trouvai bientôt hors du village.

e fa
ars n
sur v
aint
ss qu
h m
ains
ni pr
écl

Je marchai avec une vitesse incroyable ; au bout de trois heures , j'arrivai à une petite ville , où j'ordonnois une chaise de poste , et me fis conduire à douze milles. Alors je marchai encore pendant quelques tems , puis repris une chaise de poste qui me mena à sept milles : je quittois encore cette dernière , et continuai ma route à pied. Vers les six heures du soir , je m'écartai du grand chemin , non pas que je craignisse d'être suivie ; car les précautions que j'avois prises ne pouvoient laisser aucune trace de moi : mais je desirois trouver une retraite pour me reposer , et pouvoir respirer librement. Le soleil étoit près de se coucher quand je joignis quelques femmes , qui glandoient dans un champ. Une d'elles m'adressa la parole , elle avoit un air doux , et me parut
plus

Si je rentre dans la carrière , j'avertis

plus polie que les autres (*)

Voilà ma chère *Louisa*, mon entière confession. Sans-doute je mérite d'être blâmée; mais aussi d'être plainte. Une faute ne doit pas être considérée comme un crime, sur-tout quand le motif qui nous a fait agir, avoit pour but un objet de vertu. J'ai erré, mais je n'ai point de reproches à me faire. Oh! ma mère, ma respectable et toujours adorée mère, que n'avez vous lu dans les replis cachés de mon cœur! La crainte de vous causer des peines

(*) Détails faits dans la lettre LX de *l'honorable mistress Butler*, à la *right honorable lady Barry*, sa sœur.

Je crois devoir ce dédain aux mauvais procédés; & en effet pour rimer les

Et moi défessé
Vous livreroit
Ven frillonne d
Et neveu p au

me
sans
de
ois
Jécla
ni pr
ains
n m
es qu
saint
sur
ars n
e fa

à pu seule me décider à vous fuir.
 Plus le sacrifice étoit dur , et plus je
 croyois devoir le faire à votre tendresse.
 Je ne cherche point , ma sœur , à ex-
 cuser ma démarche ; mais du moins ,
 qu'il me soit permis de vous offrir des
 raisons qui puissent l'alléger. Votre
 aimable *Charles* vous a rendu compte
 de notre première entrevue ; mais vous
 a-t-il dit avec quelle affabilité il m'a
 accueillie, Homme unique! digne époux
 de la meilleure des femmes ; jamais
 je n'oublierai avec quelle délicatesse
 il m'a fait sentir mes torts : ce qu'il
 m'a appris de notre chère et infortunée
Fanny me perce le cœur : ah ! qu'il
 me tarde de partager avec vous les
 soins qu'exige sa triste situation. Vous
 savez le jour que nous nous mettons
 en route , et vous ne pouvez douter du
 plaisir que j'aurai à vous répéter de

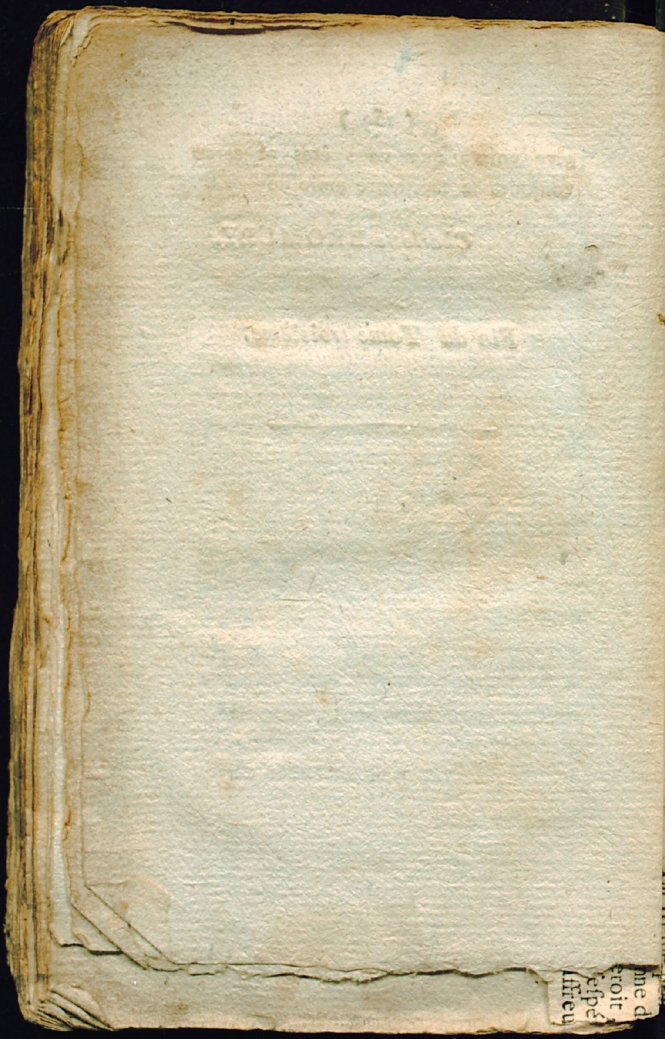
me d
 voit
 éspé
 Atten

(159)

vive voix , que vous êtes et serez
toujours la meilleure amie de

Charlotte BROMLEY.

Fin du Tome troisième.



nes & de mauvaife foi. Quand il y au-

Et fi, de m...
La Reine p...

me d
eroit
e fpe
littre



52349 (3)

25

6 PRÉFACE.

par des raisons qui me gaignoient aussi :
docilité pour docilité, on ne s'étonnera
pas que j'aie déferé aux Approbateurs.

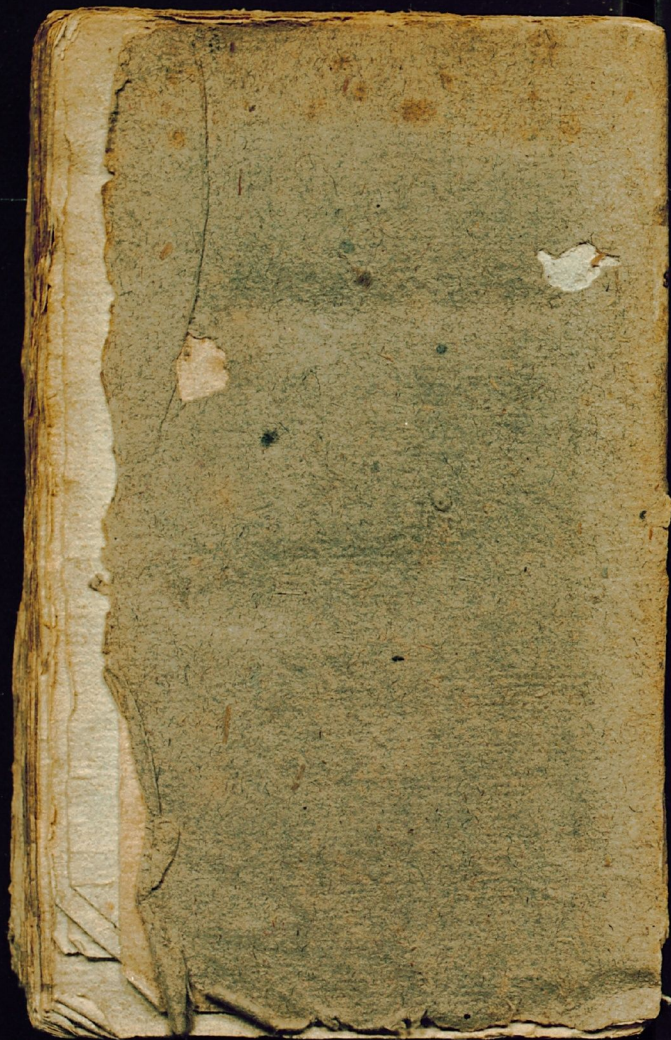
Il a paru une Critique imprimée, à
laquelle je me dispense de répondre ; je
persiste dans la résolution d'en user tou-
jours de même avec des Censeurs passion-
nés & de mauvaise foi. Quand il y au-

AD: S: 2349 (2)

DE 4055 m

Mais, s'il le fa
Sur vos jours
Emmenez sur
De notre saint
Aux ordres qu
Va foudain m'
Les Africains
Ni raison ni pr
Il faut lui décl
Je ne faurois r
Je connois de
Il vandra sans
Est si, de mes
La Reine p

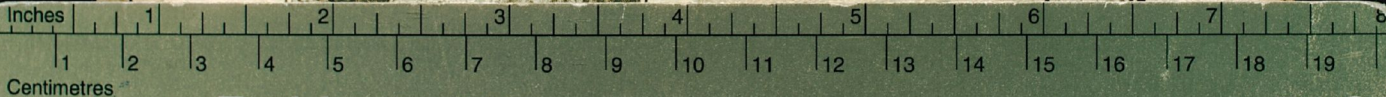
me d
eroit
respé
Affen





LES
TROIS SŒURS,
ET
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR;
OU
LES HEUREUX EFFETS
DE
L'AMOUR FILIAL.

*Il n'est point d'asyle
pour le crime.*



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

